

Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matth. 24 : 33.

6^{ME} ANNÉE, NO. 11.

BALE (SUISSE) MAI 1882.

71^{ME} NUMÉRO.

LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour.

COMITÉ de la Société. { J. N. Andrews,
J. Erzenberger,
Pierre Schild.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5
par an, ou par volume de 12 numéros.

S'adresser (franco) : MR. J.-N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse).—L'année de ce journal commence au mois de juillet, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire.—Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous envoyer des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

L'OBSCURCISSEMENT DU SOLEIL

—AU—
NOUVEAU-MONDE LE 19 MAI 1780.

PAR M. D.-T. TAYLOR.

DEUXIÈME ARTICLE.

LES résultats généraux de l'obscurité de ce jour présentent une étude intéressante pour l'homme de science, comme pour l'homme religieux. La nature en fut singulièrement affectée. Tous les animaux terrestres et les oiseaux semblaient être embarrassés et agités. Les oiseaux cessèrent de voler et se cachèrent dans les branches des arbres. Comme l'obscurité augmentait, ils firent entendre leurs chants du soir, comme au crépuscule, puis ils devinrent silencieux.

Les pigeons sauvages se réfugièrent dans la forêt comme ils font le soir. Le *whippoorwill*, comme si ce fût véritablement la nuit, faisait entendre son chant pendant ces tristes heures. Les bécassines, qui sont des oiseaux de nuit, sifflaient comme elles ne le font que pendant la nuit. Les chauves-souris sortirent de leurs cachettes et volèrent çà et là. Les oiseaux de basse-cour se retirèrent gravement dans leur poulailler et cherchèrent leur perchoir comme ils le font à la chute du jour, puis après avoir caqueté un moment sur la brièveté du jour, ils demeurèrent tranquilles. Les coqs chantaient par intervalles, selon leur coutume pendant la nuit et aux premières lueurs du jour. Les grenouilles coassèrent leur concert nocturne, et les chiens gémissaient ou hurlaient et couraient çà et là comme à l'approche d'un tremblement de terre. Les troupeaux de bestiaux, sur les mille collines de la Nouvelle-Angleterre cherchèrent un abri sous les arbres ou dans leurs étables, mugissant en approchant des portes, et les

moutons se rangeaient en cercle, la tête tournée vers le centre—signe invariable de l'approche d'un danger.

L'effet de l'obscurité fut encore plus curieux et terrifiant parmi les hommes. Les artisans abandonnèrent leur travail dans les ateliers, le fermier laissa sa charrue dans le sillon, et chacun se dirigea silencieusement et étonné dans sa ferme ou dans sa maison. En retournant chez eux, ils rencontraient sur le seuil de leur maison des femmes pâles et terrifiées qui demandaient en tremblant : « Que va-t-il arriver ? » Le voyageur alarmé recherchait la société, étant rempli du sentiment d'un péril imminent, et s'arrêtait dans la maison la plus proche où il mêlait ses questions inquiètes et ses pressentiments à ceux de la famille.

Les hommes forts se rencontraient et se parlaient d'un air surpris, et les petits enfants regardaient timidement l'obscurité croissante et cherchaient à se réfugier dans les bras de leurs parents. Les écoles furent congédiées et les élèves étonnés se rendirent à la maison avec des expressions de crainte enfantine. On ne pouvait se passer de chandelle, et on en voyait briller la lueur à toutes les fenêtres. Toutes les contenance étaient sombres—tous les cœurs étaient remplis de la crainte de l'approche d'un orage sans pareil, ou d'une convulsion de la nature; mais ce n'était point l'obscurité d'un nuage orageux, telle qu'on en voit quelquefois fondre sur une ville avec un bruit effrayant; c'était comme si des mains fortes et invisibles eussent tenu au-dessus de la terre un drap mortuaire.

On raconte plusieurs anecdotes se rapportant à la terreur que certaines personnes éprouvèrent. On se rappelait le tremblement de terre qui avait eu lieu un quart de siècle auparavant, mais cette obscurité de la terre au milieu du jour!... que pouvait-elle présager ?

A Boston, depuis 11 heures à 3 heures, les affaires furent généralement suspendues, et les magasins furent fermés. Ceux qui avaient le courage de les laisser ouverts les éclairèrent avec des chandelles. A Groton, le tribunal était en session dans une salle d'assemblée qui avait de grandes fenêtres, comme avaient autrefois les anciennes maisons de culte; mais à onze heures et demie, toutes les figures se couvrirent d'une teinte sombre, de sorte que le magistrat et l'assemblée demandèrent qu'on allumât des chandelles afin de continuer les affaires.

On entendit très-peu de plaisanteries concernant l'obscurité du jour. Quelques personnes qui furent effrayées et agitées pendant l'obscurité, se permirent de railler lorsque la nuit disparut, et avant de saluer l'apparition du soleil. Lorsque la nouvelle en fut portée en Angleterre, les hommes qui étaient disposés à rire de la défaite qu'ils attendaient des colonies américaines, alors en révolution, interprétèrent l'obscurité allégoriquement, la comparant à l'obscurité qui

devait couvrir les esprits des « rebelles de Boston », à cause de la prise de Charleston par les Anglais; mais lorsque des lettres subséquentes confirmèrent les choses et annoncèrent que le phénomène était un fait bien réel, l'étonnement ne connut plus de bornes. Pendant ce temps, les Américains partisans du gouvernement anglais, envoyèrent dire en Angleterre que l'obscurité avait été causée par le diable qui avait étendu ses ailes au-dessus des colonies des rebelles du Nord, et que s'ils ne se repentaient pas, la prochaine fois il s'envolerait certainement en les enlevant tous. Mais les Anglais répondirent : « Nous ne croyons pas que les hommes les plus sages de Boston seront capables d'expliquer ce remarquable phénomène. »

Mais on ne peut nier que le sentiment prédominant dans ce jour était la crainte. Chez beaucoup de personnes, on ne mangea rien à l'heure de midi; la famille s'asseyait pâle, et souvent un étonnement silencieux faisait taire tous les bruits. Si quelqu'un parlait, c'était toujours d'une voix basse et étouffée. Des pères pieux prenaient la Bible de famille, la lisaient avec révérence, puis s'agenouillaient et priaient. Le professeur Samuel Williams, du collège Harvard, dit plusieurs années après, que la frayeur « surpassait toute description ». Dans les grandes villes, on sonnait les cloches et le peuple, en masse, quittait son travail et remplissait les temples.

Des milliers cherchèrent les ministres pour demander d'expliquer l'obscurité, et en réponse, ils prenaient Mat. 24 : 29, 30, ou Apoc. 6 : 12, ou Esa. 13 : 10, ou Ezé. 32 : 7, ou Joël 2 : 31, ou quelque autre prédiction sacrée concernant l'obscurité du soleil, et leur parlaient dans leurs sermons du dernier jour. Le peuple fuyait auprès des hommes pieux qui les engageaient avec calme à se réfugier auprès de l'Agneau de Dieu, le seul asile dans tous les temps. Quelques personnes, avec des lanternes, se rendaient de maison en maison pour donner quelques paroles d'avertissement. L'obscurité fut comparée à celle qui couvrit la Judée au moment de la crucifixion de notre Sauveur, et on disait qu'elle n'en avait pas moins une cause divine. Des hommes calmes qui n'étaient pas accoutumés à un tel caprice de la nature, pensaient que le dernier jour était arrivé. Nous ne pouvons point sourire de ces alarmes; elles étaient très-légitimes. Le président Dwight, un vieillard, témoin oculaire, assurait que, « telle avait été l'opinion générale ». Whitier dit que même le Conseil d'Etat du Connecticut suspendit ses séances,

„Pour entendre le tonnerre de la colère de Dieu, Et la trompette du Jugement percer la nue.“

A l'obscurité du jour succéda, une heure ou deux avant la nuit, un ciel à moitié clair; le soleil se montra, quoique encore obscurci par le nuage noir et vapoureux. Cet intervalle fut suivi du retour d'une obscurité plus dense qu'auparavant. Cela rendit la

première partie de la nuit affreusement sombre; l'obscurité était plus effrayante que tout ce qu'avaient vu un million de personnes qui en furent témoins. Depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, aucun rayon de la lumière de la lune ou des étoiles ne perça la voûte céleste; on dit que c'était «l'obscurité des ténèbres.» Dans bien des cas, lorsqu'on voulait se servir de chevaux, on ne pouvait les faire quitter l'étable, d'autres, qui étaient sur les grands chemins, incapables de voir à cause de l'obscurité, semblaient être saisis de peur et n'avançaient qu'avec précaution, posant le pied avec hésitation, comme s'ils eussent craint de se précipiter dans un abîme. Des voyageurs à pied, qui supposaient connaître parfaitement leur chemin, perdaient leur voie dans les endroits qui leur étaient les plus familiers. Quelques-uns, complètement épouvantés, criaient à l'aide, à quelques pas de leur propre demeure. D'autres personnes égarées retrouvèrent leur chemin en suivant la barrière placée à côté de la route.

Le Dr. Adams dit: «Presque toutes les personnes qui étaient dehors pendant cette nuit s'égarèrent. Les plus fortes vues ne pouvaient distinguer le ciel et la terre; la ligne de l'horizon était complètement invisible, et on ne pouvait reconnaître ni la couleur ni la forme de grands objets blancs placés devant les yeux.

A neuf heures, la lune se leva dans son plein, mais elle n'eut pas le moindre effet pour dissiper ces affreuses ténèbres. Entre neuf et dix heures, un capitaine de vaisseau, éloigné de plus de cent milles des côtes de la Nouvelle-Angleterre, ordonna à ses hommes de prendre quelques voiles, mais ils ne pouvaient trouver leur chemin d'un mât à l'autre sans la lumière des chandelles. Semblable à une chaîne, cette obscurité s'étendait sur toute la côte, sur une longueur de plus de 200 lieues. On la comparait à une muraille épaisse, impénétrable, qui avait un effet accablant, étouffant et repoussant sur tous ceux qui essayaient de la braver. Un intelligent écrivain de Salem dit: «On n'a peut-être jamais vu une plus grande obscurité depuis que les enfants d'Israël ont quitté la maison de servitude.» Le Dr. Samuel Adams et Wheeler Martin, ainsi que d'autres écrivains, affirme qu'on pouvait la sentir en agitant sa main dans l'air—langage employé par Moïse concernant le nuage surnaturel et miraculeux qui se répandit sur l'Égypte, causant des ténèbres «fort obscures», qui durèrent trois jours.

Mais afin qu'on ne puisse pas considérer cette description comme exagérée étant faite dans l'excitation que produisit l'arrivée fortuite de ce phénomène, nous reproduisons ici les paroles expressives du Dr. Samuel Tenney, écrites avec calme à la Société d'Histoire, cinq ans après la scène qu'il décrit. Ce sont les paroles d'un esprit philosophique fortement impressionné. Il dit: «L'obscurité du soir qui suivit fut probablement aussi épaisse qu'elle ait jamais été observée depuis que le Tout-Puissant a donné naissance à la lumière. Il ne manquait que d'être palpable, pour la rendre aussi extraordinaire que celle qui se répandit dans le pays d'Égypte, aux jours de Moïse. Et, comme l'obscurité n'est pas substantielle, mais plutôt une disparition de la lumière, l'état palpable, attribué à l'obscurité d'Égypte par l'écrivain sacré (Ex. 10 : 21-23), doit avoir été produite par quelque circonstance atmosphérique, peut-être par une vapeur extrêmement épaisse qui l'accompagnait. Je pense que si tous les corps lumineux de l'univers avaient été couverts d'ombres impénétrables ou détruits, l'obscurité n'aurait pas été plus

complète. Une feuille de papier blanc, tenue à la distance de quelques pouces des yeux, était aussi invisible que le velours le plus noir.»

LA BIBLE.

La Bible est le Livre des livres, la source de la vie éternelle, le scutien et le consolateur dans les épreuves et les afflictions, l'épée et le bouclier de l'innocence, un aiguillon contre le sommeil spirituel, un guide à travers le labyrinthe du péché, un juge terrible pour le pécheur endurci.

La Bible est ce livre qui n'a pas son pareil sur la terre; son regard pénètre jusqu'au fond de l'âme, comme le regard de Dieu lui-même. Comme Dieu, elle est la vérité; elle est plus sage que tous les codes humains, plus riche que toutes les poésies de la terre; elle va plus droit au cœur que les accents de la langue maternelle, et l'esprit humain ne saurait l'épuiser; elle est accessible au plus simple, au plus ignorant, en même temps qu'elle élève et ennoblit le plus sage et le plus cultivé. La Bible est une lumière surnaturelle, plus brillante et plus puissante que le soleil, un souffle de l'Éternel qui éveille dans l'homme heureux, au milieu de ses jouissances, un profond soupir après une autre patrie, et qui pénètre le plus malheureux d'une joie indicible, au milieu des plus cruelles souffrances. Elle est la Parole d'outre-tombe qui a terrifié Belshazzar et abattu et aveuglé St.-Paul, la parole qui lie et qui délie, qui tue et qui donne la vie.—*Extrait.*

LA FILLE DE JAIRUS.

PAR MME. E. G. WHITE.

LORSQUE Jésus repassa le lac avec ses disciples, une grande foule l'attendait pour le recevoir, et il fut accueilli avec beaucoup de joie. La nouvelle de sa venue s'étant répandue aux alentours, le peuple se rassembla en grand nombre pour écouter ses enseignements. Il y avait des riches et des pauvres, des puissants et des faibles, des Pharisiens et des docteurs de la loi, tous désireux d'entendre ses paroles et de voir ses miracles. Comme d'habitude, il y avait plusieurs malades et des gens affligés de plusieurs infirmités qui imploraient sa miséricorde en leur faveur.

A la fin, abattu et fatigué d'enseigner et de guérir, Jésus quitta la foule afin de prendre quelque nourriture dans la maison de Lévi. Mais le peuple assiégeait la porte, apportant les malades, les estropiés et les lunatiques, afin qu'il les guérit. Comme il était à table, «il vint à lui un homme qui s'appelait Jaïrus, lequel était chef de la synagogue, et se jetant aux pieds de Jésus, il le pria de venir dans sa maison; parce qu'il avait une fille unique, âgée d'environ douze ans, qui se mourait.»

Le père était dans une grande détresse, car son enfant avait été abandonné par les plus habiles médecins. Jésus répondit immédiatement à la prière de ce père affligé et se rendit avec lui dans sa maison. Les disciples étaient surpris de voir la complaisance avec laquelle Jésus répondait à la requête de ce chef hautain. Quoique la distance fût très-courte, ils n'avançaient que très-lentement, car le peuple les pressait de tout côté, désireux de voir ce grand prophète qui avait tellement excité l'intérêt du peuple réclamant son attention et son aide. Le père en détresse se frayait un chemin dans la foule,

craignant d'être trop tard. Mais Jésus, ayant pitié du peuple et déplorant leurs ténèbres spirituelles et leurs maladies physiques, s'arrêta de temps à autre pour répondre à leurs demandes. Il était quelquefois soulevé par la masse du peuple qui le pressait de tous côtés.

Il y avait parmi cette foule une pauvre femme qui souffrait depuis douze ans d'une maladie qui faisait de sa vie un fardeau. Elle avait dépensé tout son bien en médecins et en remèdes pour obtenir la guérison de sa pénible maladie, mais tout avait été en vain; elle avait été déclarée incurable et était abandonnée des médecins. Mais son espoir se réveilla en entendant parler des cures merveilleuses que Jésus opérait. Elle crut que si elle pouvait s'approcher de lui, il aurait pitié d'elle et la guérirait. Souffrant de douleur et de faiblesse, elle vint au bord de la mer où il prêchait et chercha à percer la foule qui l'entourait. Mais son chemin était continuellement empêché par la foule. Elle commença à désespérer de pouvoir s'approcher de lui, lorsque Jésus, frayant son chemin à travers la foule, s'approcha de l'endroit où elle était.

L'occasion favorable était venue, elle était en présence du grand Médecin! Mais au milieu de la confusion, elle ne pouvait se faire entendre de lui, ni le voir autrement qu'en passant. Craignant de perdre la seule chance de guérison qui s'offrait ainsi, elle se précipita en avant se disant en elle-même: «Si je touche seulement le bord de son vêtement, je serai guérie.» Elle saisit l'occasion, comme il passait, pour avancer sa main, touchant simplement le bord de son vêtement. Mais en ce moment même, elle fut guérie de sa maladie. Instantanément la santé et la force remplacèrent en elle la faiblesse et la douleur. Elle avait concentré toute la foi de sa vie dans ce seul attouchement qui la guérit.

Avec un cœur reconnaissant, elle chercha alors à se retirer discrètement de la foule; mais tout à coup, Jésus se retourne et tout le peuple, suivant son exemple, s'arrêta aussi. Il jette un regard pénétrant autour de lui et demande d'une voix que tous pouvaient entendre distinctement: Qui a touché mon habit? Le peuple répondit à cette demande par un regard de surprise. Poussé de tous côtés, et pressé comme il l'était, la question semblait vraiment singulière. Pierre revenant de sa surprise, et toujours prêt à parler, dit: «Tu vois que la foule te presse et tu dis: Qui est-ce qui m'a touché? Mais Jésus dit: Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti qu'une vertu est sortie de moi.» Le Sauveur pouvait distinguer l'attouchement de la foi du contact accidentel d'une foule insouciant. Il connaissait toutes les circonstances du cas; il ne voulait pas laisser passer une telle foi et une telle confiance sans les remarquer. Il voulait adresser à l'humble femme des paroles de consolation qui seraient pour elle une source de joie.

Regardant la femme, Jésus persista à demander qui l'avait touché. Voyant qu'elle ne pouvait point cacher ce qu'elle avait fait, elle s'avança en tremblant et se jeta à ses pieds. Par devant la foule, elle raconta à Jésus le simple récit de ses longues et pénibles souffrances et la guérison subite qu'elle avait éprouvée en touchant le bord de son vêtement. Ses paroles étaient interrompues par des larmes de reconnaissance, car elle éprouvait la joie de la santé qui lui avait été étrangère pendant douze pénibles années. Au lieu d'être irrité de ce qu'elle avait fait, Jésus loue son action en disant: «Ma fille, rassure-toi, ta foi t'a guérie; va-t'en en paix.» Par ces paroles il apprit à tous ceux qui

étaient présents qu'il n'y avait aucune vertu dans le simple acte de toucher son vêtement qui ait pu accomplir cette guérison, mais dans la puissance de la foi faisant appel à son secours divin.

La véritable foi des chrétiens est représentée dans cette femme. Il n'est point nécessaire à l'exercice de la foi que les sentiments soient surexcités; il n'est point nécessaire non plus, pour attirer l'attention du Seigneur que nos prières soient faites avec bruit ou accompagnées de gestes du corps. Il est vrai que Satan crée souvent dans le cœur du suppliant une telle lutte de doutes et de tentations que de grands cris et des larmes s'échappent involontairement; et il est aussi vrai que le sentiment du péché est quelquefois si grand, que la repentance fait éprouver de telles douleurs, que le pénitent laisse échapper des cris et des gémissements que le Sauveur compatissant écoute avec pitié. Mais Jésus ne manque point de répondre à la prière silencieuse de la foi. Celui qui prend simplement Dieu à sa Parole et qui se met en rapport avec le Sauveur recevra sa bénédiction en retour.

La foi est simple dans son opération et puissante dans ses résultats. Il est beaucoup de chrétiens de profession ayant une connaissance de la Parole sacrée et croyant sa vérité, qui échouent dans cette confiance enfantine qui est si essentielle à la religion de Christ. Ils n'ont pas ce toucher particulier qui apporte à l'âme la vertu de la guérison. Ils permettent que le doute se glisse dans leur cœur et détruise la confiance. Celui qui attend d'avoir une connaissance parfaite avant de pouvoir exercer sa foi ne sera jamais béni de Dieu. «La foi est une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point.»

Cette femme malade crut que Jésus pouvait la guérir, et plus son esprit s'attachait à cette espérance, plus elle avait la conviction que même elle serait guérie de sa maladie si elle touchait seulement le bord de son vêtement. En réponse à sa foi inébranlable la vertu de la puissance divine exauça sa prière. Ceci est une leçon d'encouragement à l'âme souillée par le péché. De la même manière que Jésus agit avec les infirmités corporelles, il agira envers l'âme repentante qui s'adresse à lui. Le toucher de la foi apportera le pardon désiré qui remplit l'âme de gratitude et de joie.

Le délai de Jésus avait eu un résultat tellement intéressant que même Jairus avait considéré cette scène sans impatience et avec grand intérêt. Comme la femme qui avait été guérie s'en allait fortifiée et réjouie, cela l'encouragea à croire plus fermement que Jésus était capable d'exaucer sa propre prière et de guérir sa fille. L'espérance se fortifiait de plus en plus dans son cœur et il pria le Sauveur de se hâter de se rendre chez lui. Mais comme ils étaient en chemin, un messenger traversa la foule pour s'approcher de Jairus, apportant la nouvelle que sa fille était morte et qu'il était inutile de fatiguer davantage le Maître. L'oreille sympathisante de Jésus saisit les paroles qui firent tressaillir le cœur du père comme la cloche de mort de son espérance. Jésus fut rempli de pitié envers cet homme affligé. Il lui dit dans sa divine compassion: «Ne crains point; crois seulement et elle sera guérie.»

Entendant ces paroles d'espérance, Jairus se rapprocha de Jésus et ils se hâtèrent de se rendre dans sa maison. Christ ne permit à personne d'entrer avec lui dans la chambre où la jeune fille était couchée, sinon à quelques-uns de ses plus fidèles dis-

ciples et aux parents eux-mêmes. Les pleureuses affectaient de s'affliger amèrement; il les reprit en disant: «Ne pleurez point; elle n'est pas morte, mais elle dort.» Ces femmes, qui suivant la coutume du pays étaient employées pour figurer un grand chagrin, furent indignées de cette remarque, faite par un humble étranger; elles commencèrent à demander par quelle autorité cette personne leur commandait de cesser de se lamenter pour la jeune fille et prétendait qu'elle vivait encore. Elles avaient vu l'effet de la mort changer l'enfant vivant en un corps sans vie et sans mouvement; elles se moquèrent des paroles de Jésus et quittèrent la chambre à son commandement.

Accompagné du père et de la mère, de Pierre, Jacques et Jean, le Sauveur approcha du lit et prenant la main de l'enfant dans la sienne, il prononça doucement dans le langage familier de la famille ces paroles: «Ma fille, lève-toi.» Immédiatement un frémissement parcourut tout son corps. Les pulsations de la vie commencèrent à battre de nouveau dans les veines des tempes; ses lèvres pâles s'ouvrirent avec un sourire; sa poitrine se souleva sous le souffle de la vie; ses paupières s'ouvrirent largement, comme après le sommeil, et ses yeux noirs regardaient étonnés. La jeune fille se leva affaiblie par sa longue maladie, mais complètement guérie. Elle marchait doucement à travers la chambre pendant que ses parents pleuraient de joie. Jésus leur commanda de lui donner à manger et défendit à ceux qui étaient dans la maison de dire ce qui était arrivé. Mais malgré sa recommandation, la nouvelle se répandit de tous côtés qu'il avait ramené un mort à la vie. Un grand nombre de personnes étaient présentes lorsque l'enfant mourut, et quand elles la virent de nouveau en vie et en bonne santé, il était impossible de les empêcher de parler de cette œuvre merveilleuse accomplie par le grand Médecin.

SUIS-MOI!

PREMIER ARTICLE.

„Il dit à un autre: Suis-moi.“ Luc 9:59.

„Et un autre de ses disciples lui dit: Seigneur! permets que j'aille auparavant ensevelir mon père. Mais Jésus lui dit: Suis-moi, et laisse les morts ensevelir leurs morts.“ Mat. 8:21, 22.

ADMIREZ avec moi la richesse de la Parole de Dieu; sept lettres, deux mots des plus petits, prennent, si nous voulons ouvrir notre cœur à la Parole de Vie, une importance et une signification des plus grandes.

Et d'abord, quel est Celui qui parle? Qui est Celui qui dit avec tant d'autorité: «Suis-moi»? Sommes-nous en présence de quelque docteur, de quelque philosophe, ou de quelqu'un de ces hommes qui de temps à autre apparaissent et se mettent à la tête des nations pour les entraîner à quelque conquête morale; ou bien à quelque-une de ces conquêtes qui ne peuvent s'obtenir que par des empiètements, en semant le deuil, les larmes et le sang, en laissant derrière soi la terreur et l'épouvante?

Les foules d'alors disaient de celui qui s'exprimait avec tant d'autorité: «N'est-ce pas là le fils de Marie, femme du charpentier de Nazareth?» tandis que l'Évangile nous apprend qu'il est Celui en qui Dieu a mis son affection, son Fils unique, Celui que le précurseur Jean annonçait au peuple d'Israël en l'invitant à la repentance. La Parole nous dit encore que par une révélation

spéciale de l'Esprit de Dieu, Pierre le premier le salua de son titre de Christ, Fils de Dieu.

Cette révélation éclaire dès lors pour nous ces deux mots «suis-moi» d'une lumière nouvelle, car elle nous met en présence du plus grand conquérant spirituel qu'ait jamais porté la terre, puisque, quittant la gloire dont il était environné dans les cieux, il est venu pour conquérir les cœurs pour le royaume des cieux. Ce conquérant est venu dire à tous, à chacun, à vous, à moi, à l'humanité entière: «Suis-moi!» Toutes les conquêtes morales se résument dans ces deux mots, «suis-moi» dont elles découlent.

Suis-moi, homme pécheur, dans le cœur duquel la lumière et le souffle de la vie céleste ont été ternis par la connaissance du bien et du mal, tache héréditaire, transmise par le premier Adam. «Suis-moi», toi qui es condamné à manger ici-bas ton pain à la sueur de ton front, toi dont le corps et l'esprit sont astreints à toutes sortes de misères, assujettis à toutes sortes de maux, toi dont l'enveloppe corporelle est, tu le sais, condamnée à mort, conséquence du péché et de la corruption qu'il engendre. «Suis-moi, toi qui désires l'immortalité; un regard de moi, une parole de moi, un de mes atouchements, une de mes larmes, ma grâce, suffisent pour purifier, pour sanctifier, pour nettoyer ce cœur, cette âme coupable, pour la réconcilier avec son Créateur, pour l'offrir à son Dieu, et rétablir une communion directe avec Lui!

J'ai pouvoir de commander, de guérir, de pardonner les péchés, de vaincre la mort spirituelle, de rallumer le lumignon fumant. «Suis-moi»; ton cœur est un de ceux-là! Meurtri, envahi par le péché, livré à la mort spirituelle, il est sur le point de s'éteindre.

«Suis-moi», cette invitation nous concerne donc; elle me concerne donc tout particulièrement. S'il est venu à la conquête des cœurs, c'est au mien qu'il s'adresse, au vôtre! Oui, chers frères, et c'est là une grande et bonne nouvelle, car l'invitation s'adresse à tous les pécheurs de tous les âges auxquels elle peut parvenir.

Celui qui l'a prononcée appelle, invite le pauvre mortel séparé par toute la profondeur d'un immense abîme de Dieu son Créateur et son Père, à s'en rapprocher en le suivant.

Dans le texte, c'est à un disciple que nous voyons que Jésus s'adresse, et nous voyons qu'il est obligé d'insister; pourquoi, sinon parce que ce disciple, semblable en ceci à nous-mêmes et à la multitude des chrétiens de nos jours, n'avait pas encore saisi la *vie éternelle*.

Il marchait avec Jésus de loin, sans le suivre, c.-à-d., qu'il se contentait de n'être pas de ses ennemis, d'être un de ses auditeurs, d'être un de ses admirateurs, mais spirituellement parlant, il ne le suivait pas; la *vérité* n'avait pas pénétré son cœur pour le régénérer. Il n'était avec Jésus qu'extérieurement; intérieurement la coupe n'était pas nettoyée. Combien de chrétiens lui ressemblent?

Christ insiste: «Laisse les morts ensevelir leurs morts, suis-moi», c.-à-d., purifie le maison de ton cœur, prends le balai spirituel et balaye tous les coins et les recoins, afin que je puisse venir y faire ma demeure; c'est-à-dire, mets-toi en face de toi-même, rentre en toi-même, examine-toi sérieusement, fais un retour sur toi-même, sous le regard de Dieu et vois si tu peux te dire mon disciple; si tu as droit au titre de chrétien.

Le péché t'a plongé dans les ténèbres de l'ignorance, ténèbres profondes qui t'empêchent de mesurer l'étendue de ta misère et

de ton dénuement. Qui te révélera ta position? «Suis-moi», la réponse est là! Que de promesses contenues dans cette parole du Guide qui s'offre inopinément et que nous savons désormais n'être autre que Celui qui, descendu des cieux, y est remonté après avoir accompli ici-bas la volonté de son Père, et qui, par conséquent, seul connaît le chemin qui peut y conduire.

Et voyez: la misère et le dénuement dans lesquels se trouvent ceux auxquels il s'adresse, ne l'empêchent point de s'approcher d'eux; la lèpre du péché qui les ronge et dont ils sont couverts ne rebute point Celui dont le sang est efficace pour guérir et pour sauver. Lorsqu'il nous parle, ne l'écouterons-nous pas? Crainte que plus tard sa voix ne se fasse plus entendre et que, s'éteignant au loin, avant que notre cœur n'ait répondu en se donnant, nous ne perdions la direction qu'il a suivie?

Lorsqu'il dit «suis-moi», ne nous lèverons-nous pas avec empressement, avec reconnaissance? Ne nous attacherons-nous pas à ne pas perdre un instant de vue le Guide spirituel qui, au travers des sombres détours de notre étroite prison matérielle, doit nous amener à la lumière spirituelle?

Est-il facile de le suivre?—*Non*, si nous voulons marcher confiants dans notre perspicacité, notre intelligence et nos forces!—*Oui*, si nous acceptons les conseils de son expérience, l'appui de sa main amie, qu'il nous offre et que nous n'avons qu'à saisir lorsque, dans les passages difficiles de la vie, notre pied vient à broncher.

Suis-moi, ne veut-il pas dire, tiens tes yeux constamment fixés sur moi, ton Guide, ton Sauveur, imite chacun de mes mouvements, règle tes pas sur les miens; que ton cœur batte à l'unisson du mien, en même temps que ta volonté doit tendre au but que je poursuis; que ta vie toute entière reflète ce qu'a été la mienne! Marcher avec moi et me suivre, veut dire passer à travers les ornières, les humiliations et les déceptions de la vie, franchir les escarpements pénibles des désillusionnements constants, passer outre et continuer à marcher en ayant les yeux fixés toujours vers le ciel, alors que nos pieds meurtris par les épines et les cailloux voudraient se reposer ou rechercher les chemins faciles et larges. Marcher avec lui, dans la même voie, le suivre, veut dire renoncer à soi-même, à sa propre volonté, la briser même, afin que pas un de nos pas ne s'éloigne de l'empreinte laissée par celui qui a dit: «Suis-moi.»

Voie étroite et difficile du renoncement à soi-même. Il faut, pour y arriver, fouler aux pieds, orgueil, égoïsme, vanité, paresse et en un mot, toutes les passions qui vivent dans les replis secrets de notre cœur, et y ont établi leur demeure, et qu'à leur place l'humilité, la charité, la simplicité, le dévouement, l'activité, la douceur, vivent en nous, que la foi, l'espérance, la patience et la soumission brillent d'une lumière vive et régulière.

Non, certes il n'est point facile de répondre à cet appel, car nous aussi nous avons bien des choses et bien des défauts à ensevelir. «Suis-moi», c'est peut-être tout un passé à renier; ce n'est pas pour une heure, ni pour un jour seulement, mais chaque jour, chaque heure et à chaque instant de notre vie, que nous devons nous conformer à cet appel, le suivre à travers le feu des épreuves, des contrariétés quelles qu'elles soient, qui viendront se mettre à la traverse de nos progrès et de notre marche en avant.

«Suis-moi», c'est-à-dire, fais comme moi, applique-toi à faire comme moi la volonté de Dieu, sa volonté, quelle qu'elle soit, alors

même qu'il te paraîtrait dur et amer de t'y soumettre. Si seulement, sentant ton incapacité, reconnaissant ta faiblesse, tu dis du fond du cœur: «Tourne-toi vers moi et aie pitié de moi; donne la force à ton serviteur.» Ps. 86 : 16. La force te sera donnée; Il l'a promise, car Il est un Dieu prêt à pardonner, miséricordieux et compatissant, lent à la colère et riche en bonté, qui ne nous abandonne pas. Néh. 9 : 17. A. R.

POST TENEBRAS LUX !

UNE CONVERSATION CONCERNANT

—LA—

DESTINÉE DE L'HOMME.

DIX-SEPTIÈME SOIRÉE.

LA TRIPLE NATURE DE L'HOMME.

VISITEUR.—Vous avez parlé de l'homme comme d'une unité ou être unique; pourtant St.-Paul parle quelquefois de lui comme d'un être double, consistant en l'homme extérieur et en l'homme intérieur; et quelquefois aussi comme un être triple: esprit, âme et corps. Or quoique nous sachions que le corps est mortel, nous pouvons bien croire que l'esprit, ou l'âme, ou tous les deux sont immortels. Il s'ensuivrait donc que l'office de la mort est simplement de séparer du corps mortel, l'esprit et l'âme qui sont immortels, de sorte que ce qui est immortel peut aller au ciel ou dans le lac de feu, tandis que ce qui est mortel entre dans le *hadès*, où il n'y a ni œuvre ni sagesse.

MINISTRE.—La question de savoir si l'homme est un ou trois êtres est une question de grande importance. Il possède certainement esprit, âme et corps. Si chacun de ceux-ci est capable d'une existence intelligente, sans la présence et la coopération des deux autres, alors l'homme est réellement composé de trois êtres responsables. Mais si l'esprit, l'âme et le corps sont tous trois nécessaires afin de faire de l'homme un seul être vivant et intelligent, alors il s'ensuit que quoique l'homme possède une triple nature, il n'est pas composé de trois êtres, mais il est un seul être.

VIS.—St.-Paul parle ainsi de la double nature de l'homme: «C'est pourquoi nous ne perdons point courage; mais si notre homme extérieur se détruit, l'intérieur se renouvelle de jour en jour.» 2 Cor. 4 : 16. Il parle également de la triple nature de l'homme: «Le Dieu de paix veuille lui-même vous sanctifier parfaitement, et que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible pour l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ.» 1 Thess. 5 : 23. Il parle ainsi de la possibilité de séparer l'âme de l'esprit: «Car elle est vivante la Parole de Dieu, et efficace, et plus tranchante qu'aucune épée à deux tranchants, pénétrant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et jugeant des pensées et des intentions du cœur.» Hébr. 4 : 12. Nous savons que le corps, lorsque l'esprit et l'âme en sont séparés, est sans intelligence et sans vie. Ceci montre que l'esprit et l'âme sont la cause de l'intelligence et de la vie; et nous en concluons donc qu'ils peuvent posséder la vie et l'intelligence lorsqu'ils sont séparés du corps.

MIN.—Nous devons prendre note de ces deux faits: 1. Que l'esprit et l'âme peuvent être séparés du corps. 2. Que l'esprit et l'âme peuvent être séparés l'un de l'autre. Lorsque ces deux choses ont eu lieu, quelle est donc la condition de l'homme? Est-il dissous en ces trois êtres séparés, savoir le corps, l'âme et l'esprit? Ou si ce sont deux êtres

intelligents spirituels qui se séparent du corps à la mort, que deviennent-ils? L'âme et l'esprit entrent-ils chacun dans le ciel ou dans le lac de feu, à la mort? Ou si seulement l'un d'eux va au ciel ou dans le lac de feu, lequel des deux est-ce? Et que devient l'autre?

VIS.—J'ai toujours pensé que l'esprit de l'homme était un être angélique habitant dans son corps; et j'ai eu la même pensée respectivement à son âme. Il m'a semblé que l'existence de tous deux, âme et esprit, rend doublement certain le fait que l'homme a conscience de son existence dans la mort. Mais je n'ai jamais pensé que si l'esprit et l'âme sont chacun des êtres angéliques, il y aurait deux anges au lieu d'un qui vont au ciel ou dans le lac de feu, lorsque l'homme s'endort dans la mort. Mais il ne peut être possible que deux êtres angéliques demeurent dans le corps de l'homme, ou qu'à sa mort deux êtres pareils s'en aillent au ciel ou dans le lieu de la rétribution finale.

MIN.—Si l'âme est un être intelligent sans la coopération du corps et de l'esprit, et si l'esprit est un être intelligent sans la coopération du corps et de l'âme, alors il y a deux hommes intérieurs qui doivent chacun rendre compte à Dieu. Mais suivant St.-Paul, il n'y a qu'un seul homme intérieur; et cela ne peut être l'esprit sans l'âme, à moins que nous refusions l'intelligence à l'âme; cela ne peut être non plus l'âme sans l'esprit, à moins que nous refusions l'intelligence à l'esprit. Nous devons donc croire que tous deux, esprit et âme, sont essentiels à l'existence de l'homme intérieur, et que si l'homme intérieur est dissous par la séparation de l'âme et de l'esprit, l'homme intérieur cesse alors de posséder l'intelligence. Nous savons que quand l'esprit, l'âme et le corps sont unis, l'homme a la vie et l'intelligence; mais nous ne savons pas que l'esprit ou l'âme puisse avoir la conscience de son existence, lorsque la mort a détruit l'homme.

VIS.—Mais que veut dire l'apôtre lorsqu'il parle du vieil homme et du nouvel homme? Ne divise-t-il pas ainsi réellement l'homme intérieur en deux hommes, le vieil homme et le nouvel homme? Eph. 4 : 22-24; Col. 3 : 9, 10; Rom. 6 : 6.

MIN.—St.-Paul divise certainement l'homme intérieur en deux hommes, mais ils n'existent pas dans le même temps, car on dépouille l'un, lorsqu'on revêt l'autre. Ainsi ces deux hommes, qui successivement constituent l'homme intérieur sont premièrement la nature charnelle et secondement la nature de Christ. En d'autres termes, le vieil homme est l'âme et l'esprit inconvertis, et le nouvel homme est la même âme et le même esprit renouvelés par la grâce de Dieu. Lorsque l'apôtre dit que quoique l'homme extérieur périsse, l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour (2 Cor. 4 : 16), il parle du progrès continu de l'œuvre de la grâce, œuvre par laquelle le chrétien est changé à la ressemblance de Christ.

VIS.—Mais quelle est l'origine et la nature de l'esprit de l'homme?

MIN.—Salomon nous dit que l'esprit est donné à l'homme par Dieu, et qu'à la mort, Dieu reprend ce qu'il a donné. Eccl. 12 : 9. Mais on doit observer que Dieu n'accorde pas ce don à chaque personne directement. Il donna l'esprit de vie au premier homme en soufflant dans ses narines (Gen. 2 : 7), et tous les enfants d'Adam l'héritent de lui. Zacharie dit que Dieu forme l'esprit de l'homme au dedans de lui. Zach. 12 : 1. Ceci montre que l'esprit de l'homme n'est pas un ange envoyé du ciel, mais que c'est quelque chose donné à l'homme pour se développer graduellement en lui. Nous con-

naïssons comparativement peu de chose concernant la nature et l'office de l'esprit que Dieu forme dans l'homme. Eccl. 11 : 5. C'est quelque chose qui, étant associé à l'âme et au corps, est capable de comprendre les choses célestes, tandis que l'esprit de la bête ne peut saisir que des choses terrestres. Eccl. 3 : 21. L'esprit de l'homme est formé en lui durant toutes les années pendant lesquelles ses facultés intellectuelles sont développées et mûries. Mais nous savons que cette période est suivie d'un affaiblissement et d'un dépérissement graduel de l'intelligence.

VIS.—Considérez-vous ce dépérissement intellectuel qui est si général dans la vieillesse comme une preuve que l'esprit de l'homme n'est pas immortel?

MIN.—C'est certainement un témoignage qu'on ne peut dédaigner. Si l'esprit de l'homme était par nature immortel, nous ne serions pas témoins de l'affaiblissement de l'intelligence chez aucun, tandis que c'est une chose presque universelle chez les personnes âgées. L'esprit de l'homme lui est donné, non point pour en faire un être distinct de l'homme, mais pour être une force vitale que l'homme aurait pu garder toujours s'il n'avait pas péché contre Dieu, mais qu'il ne peut maintenant garder que pour un temps. Eccl. 8 : 8 ; 12 : 9. Ce n'est point un être qui vivait avec Dieu avant d'être donné à l'homme, ou qui soit capable d'exister en qualité d'ange lorsqu'il est séparé du corps et de l'âme ; mais c'est une des trois choses qui composent l'homme, et c'est lui qui vivifie le tout. Notre Seigneur dit qu'il donnait sa vie pour la reprendre. Jean 10 : 17, 18. Il donna sa vie lorsqu'il remit son esprit à son Père. Luc 23 : 46. Mais lorsqu'il eut repris sa vie, il dit à Marie qu'il n'avait pas encore été vers son Père. Jean 20 : 17. Lorsque Etienne rendit la vie, il employa des paroles semblables à celles de Christ, et puis « s'endormit. » Act. 7 : 59, 60.

VIS.—Mais qu'est-ce que Christ entendait lorsqu'il dit que la fille de Jairus n'était pas morte, mais simplement endormie? Son corps était certainement mort, mais il est dit que « son esprit revint » lorsque Christ lui rendit la vie ; n'en pouvons-nous pas conclure que l'esprit était vraiment la fille qui n'était pas morte? Mat. 9 : 18, 19, 23-25 ; Marc 5 : 22-24, 35-43 ; Luc 8 : 41, 42, 49-56.

MIN.—Ceci n'aidera pas à votre théorie. Si Christ parla de l'esprit de la jeune fille, lorsqu'il dit qu'elle n'était pas morte mais seulement endormie, c'était une déclaration directe que son esprit était endormi. Mais dans ce cas, il n'y a pas à s'y méprendre. Notre Seigneur leur commanda de ne pas pleurer parce que la jeune fille n'était pas morte [d'une manière permanente comme les autres], mais seulement endormie pendant un moment pour être réveillée par lui. Son cas était semblable à celui de Lazare (Jean 11 : 3, 4, 11-17) et à celui d'Eutyche. Act. 20 : 9-12. Mais il est digne de remarque que lorsque Dieu délivra Samson d'une soif extrême, il est dit que « son esprit lui revint, et il reprit vie ». Juges 15 : 19. (Lausanne). Et il est aussi dit de l'Egyptien affamé que lorsqu'on lui eut donné de la nourriture, « l'esprit lui revint ». 1 Sam. 30 : 12. (Lausanne). Ce langage concernant le retour de l'esprit implique simplement, dans de tels cas, la restauration des forces vitales, et non point le retour d'un être angélique d'un autre monde.

VIS.—Il est pourtant commun de parler de l'esprit comme d'un être immortel, quoique dans ce moment je ne me souviens pas d'un exemple pareil dans la Bible.

MIN.—Le mot esprit est traduit dans l'Ancien Testament de deux mots hébreux, *n'shah-mah* et *roo-agh*. *N'shah-mah* est employé 24 fois ; et il est quelquefois rendu par respiration, comme dans Gen. 2 : 7, et quelquefois par le mot esprit, comme dans Job 26 : 4 ; Prov. 20 : 27. *Roo-agh* est employé 442 fois, et est le plus généralement rendu par esprit. Le mot esprit, dans le Nouveau Testament est traduit du mot grec *pneuma* qui est employé 385 fois. Ainsi, le mot esprit, dans les Ecritures en hébreu et en grec, est employé 851 fois, et dans la plus grande partie de ces cas, il se rapporte à l'esprit de l'homme. Mais dans aucun exemple l'esprit de l'homme n'est appelé immortel, quoique les écrivains sacrés parlent de cet esprit plusieurs centaines de fois.

VIS.—Je ne puis résister à la force de ce remarquable fait, à moins qu'il ne soit déclaré que l'immortalité de l'esprit de l'homme est une vérité si évidente qu'elle n'avait pas besoin d'être affirmée.

MIN.—Mais l'immortalité de l'esprit de l'homme est-elle plus évidente que l'immortalité du Créateur? L'Esprit de Dieu a jugé nécessaire de dire plusieurs fois que Dieu est éternel, qu'il est d'éternité en éternité, qu'il est immortel ; et que lui seul possède l'immortalité et que son esprit est éternel. Ps. 90 : 2 ; Esa. 40 : 28 ; 57 : 15 ; Hébr. 1 : 10-12 ; Apoc. 4 : 9 ; 10 : 6 ; 1 Tim. 1 : 17 ; 6 : 15, 16 ; Hébr. 9 : 14. La raison pour laquelle l'esprit de l'homme n'est pas appelé immortel, c'est qu'il ne pourrait pas être ainsi désigné en vérité.

VIS.—Voulez-vous maintenant parler de l'origine et de la nature de l'âme?

MIN.—Le terme «âme vivante» est employé six fois dans l'histoire de la création dans Gen. 1 et 2. Dans les quatre premiers et le sixième de ces cas, il est appliqué aux poissons, aux oiseaux, aux reptiles et aux bêtes ; et dans le cinquième exemple il est appliqué à l'homme. Voici ces exemples :

1. «Et Dieu dit: Que les eaux foisonnent en âmes vivantes, et que les oiseaux volent sur la terre, à la face de l'étendue du ciel.» Gen. 1 : 20. (Lausanne.)

2. «Et Dieu créa les grands dragons et toute âme vivante qui se meut, dont les eaux foisonnèrent, selon leur espèce, et tout volatile selon son espèce ; et Dieu vit que cela était bon.» Vers. 21.

3. «Et Dieu dit: Que la terre produise des âmes vivantes selon leur espèce, bétail, reptiles, et animaux de la terre selon leur espèce.» Vers. 24.

4. «Et à tout animal de la terre, et à tout oiseau du ciel, et à tout ce qui se meut sur la terre qui a en soi une âme vivante, [je donne] toute herbe verte pour nourriture.» Vers. 30.

5. «Et l'Eternel Dieu forma l'homme de la poussière du sol, et souffla dans ses narines une respiration de vie, et l'homme devint une âme vivante.» Gen. 2 : 7.

6. «Et l'Eternel Dieu, ayant formé du sol tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, les amena vers l'homme pour qu'il vit comment il les nommerait, et pour que tout nom que l'homme donnerait à chaque âme vivante fût son nom.» Gen. 2 : 19.

VIS.—Cet emploi du terme «âme vivante», dans l'histoire de la création est très-remarquable. Que signifie-t-il ici?

MIN.—La signification du terme «âme vivante» dans ces premiers exemples où il est employé est simplement «être vivant». Les poissons, les oiseaux, les reptiles et les bêtes étaient des «âmes vivantes» qui ne devaient pas rendre compte à Dieu. Mais l'homme leur souverain, était une âme vivante créée à l'image de Dieu, (Gen. 1 : 26,

27), et il possédait dans sa nature cette loi que ses descendants héritent (Rom. 2 : 14, 15), et par conséquent, devait rendre compte à Dieu. Il reçut la vie directement de Dieu et il aurait pu la garder éternellement s'il fût demeuré obéissant, mais il devait la perdre s'il transgressait la volonté de Dieu. Gen. 2 : 16, 17 ; 3 : 22-24. Ceci fut la nature de la vie donnée à l'homme comme «âme vivante.»

VIS.—Quel est l'usage du mot âme dans la Bible?

MIN.—Le mot âme, dans l'Ancien Testament est traduit du mot hébreu *nephesh* qui paraît 745 fois. Le mot âme dans Job 30 : 15, 16 et Esa. 57 : 16 sont des exceptions, le premier étant traduit de *n'dee-vah* et le second de *n'shah-mah*. Le mot âme, dans le Nouveau Testament provient du mot grec *psuche* qui est employé 105 fois. Ainsi le mot âme, dans la Bible, dans les écrits en hébreu et en grec, apparaît environ 900 fois, mais dans aucun exemple le mot immortel n'y est rattaché. Quand les hommes parlent de l'âme, ils l'appellent généralement «l'âme immortelle» ; mais quoique Dieu parle de l'âme un immense nombre de fois, montrant son origine, sa nature et sa destinée, il ne l'appelle jamais immortelle.

VIS.—Mais le mot âme signifie-t-il toujours la même chose dans la Bible?

MIN.—Point du tout. Quelquefois il signifie l'être entier ou la personne, et il est ainsi traduit dans Gen. 14 : 21 ; 36 : 6 ; Lévi. 27 : 2 ; Deut. 10 : 22 ; Act. 27 : 37 ; 1 Pier. 3 : 20. Quelquefois le mot âme est traduit par vie : 1 Sam. 24 : 12 ; 1 Rois 1 : 12 ; 2 Rois 1 : 13, 14 ; Mat. 2 : 20 ; Jean 10 : 15, 17 ; Rom. 16 : 4. Quelquefois il est traduit par soi-même : Est. 9 : 31 ; Esa. 46 : 2 ; Jer. 37 : 9 ; 51 : 14 ; Amos 6 : 8. Quelquefois il signifie une des trois choses qui forment l'homme ; il est alors distingué de l'esprit et du corps. Esa. 10 : 18 ; Mat. 10 : 28 ; 1 Thess. 5 : 23 ; Hébr. 4 : 12. Nous savons comparativement très-peu de chose concernant la nature et l'office de l'âme distincte de l'esprit et du corps avec lesquels elle est unie pour former de l'homme un être intelligent. Dieu dit que l'âme est dans le sang. Lévi. 17 : 11, 14 ; Gen. 9 : 4, 5. Nous ne pouvons comprendre cela qu'en partie.

VIS.—Mais notre Seigneur ne représentait-il pas l'âme comme capable d'une existence intelligente et consciente après la mort du corps? Il dit: «Et ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui ne peuvent faire mourir l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut perdre et l'âme et le corps dans la gêhenne.» Mat. 10 : 28 ; Luc 12 : 4, 5.

MIN.—Le Sauveur dit certainement que l'homme ne peut tuer l'âme. Mais il ne déclare pas que l'âme soit capable d'une existence intelligente après la mort du corps. D'autres passages parlent de l'âme comme demeurant dans *sheol* jusqu'à la résurrection. Ps. 16 : 10 ; Act. 2 : 27, 31. Suivant le Ps. 89 : 49, aucun homme ne peut garder son âme d'entrer dans *sheol*. Job déclare que *sheol* est un lieu de secret et de sommeil où les saints attendent la résurrection. Job 14 : 12-15 ; 17 : 13-16. Et Salomon affirme que dans *sheol* il n'y a ni science, ni sagesse. Eccl. 9 : 10. La demeure de l'âme dans *sheol* est l'état de dépouillement ou de nudité dont parle St.-Pierre, (2 Pier. 1 : 13-15) et que St.-Paul ne désirait point. 2 Cor. 5 : 2-4. Les passages qui ont été cités concernant l'âme dans *sheol* expliquent la résurrection du fils de la veuve de Sarepta. 1 Rois 17 : 17-24. En réponse à la prière d'Elie, l'âme de l'enfant revint en lui, et il recouvra la vie. Il n'est pas dit pourtant que l'âme de l'enfant avait été dans le Paradis, et cela n'aurait pas été une grâce de la rap-

pele de là, si tel avait été le cas. Mais il fut ressuscité des morts et rendu à une existence intelligente afin qu'il fût une bénédiction à sa mère.

Vis. — Voulez-vous me résumer le sujet de notre conversation de ce soir ?

MIN. — L'homme est composé de l'esprit, de l'âme et du corps, dont aucun par lui-même n'est capable d'agir avec intelligence, mais dont l'ensemble constitue un seul être intelligent, responsable envers Dieu, ne possédant pas encore l'immortalité, mais étant capable de l'obtenir. Rom. 2 : 6, 7. Satan dit son premier mensonge concernant la mort. Gen. 3 : 1-5. Ce n'est point l'office de la mort de faire passer l'homme à une vie plus élevée, mais de dissoudre son être. Quand l'homme paraîtra devant Dieu pour être jugé, il possédera son être entier, corps, âme et esprit. Nous pouvons être certains en comparant Mat. 10 : 28 avec Apoc. 20 : 4, que notre identité sera préservée dans la résurrection. Dans notre prochaine entrevue, nous considérerons ce que St.-Paul a dit concernant son enlèvement dans le Paradis.

A LA JEUNESSE.

ALEXANDRE LE GRAND.

—LA—

MORT DE DARIUS, L'AN 330 AV. J.-C.

PAR JACOB ABBOTT.

PREMIER ARTICLE.

LA marche d'Alexandre de Suse à Persépolis fut moins une marche qu'une course triomphale. Il éprouvait très-fortement l'orgueil que donne si naturellement le succès. La modération et le support qui l'avaient caractérisé dans ses premières années disparurent insensiblement, à mesure qu'il devenait grand et puissant. Il était enivré de ses succès. Il devint hautain, vain, capricieux et cruel. Comme il approchait de Persépolis, il conçut l'idée que, comme cette ville était la capitale et le centre de la monarchie des Perses, et comme telle, le centre d'où était émanée toute l'hostilité des Perses contre la Grèce, il lui devait une rétribution signalée. Par conséquent, et quoique les habitants ne fissent aucune opposition à son entrée dans la ville, il y entra avec la phalange formée et donna à ses soldats la liberté de tuer et de piller comme il leur plairait.

Il arriva un autre exemple frappant de la méchanceté capricieuse qui commençait à paraître dans le caractère d'Alexandre peu après qu'il eut pris possession de Persépolis. Il donnait un grand banquet à ses amis, les officiers de son armée, et à des Perses de distinction qui s'étaient soumis à lui. Il y avait à ce banquet, entre autres femmes, une dame très-belle et très-instruite, nommée Thaïs. Alexandre en fit sa favorite et sa compagne, quoiqu'elle ne fût pas sa femme. Thaïs fit tout ce qui était en son pouvoir pour captiver Alexandre et lui plaire durant la fête par sa vivacité, son esprit, ses attentions envers lui et le déploiement de ses charmes, et à la fin, lorsque lui et ses hôtes furent excités par le vin, elle lui demanda de lui accorder le plaisir d'aller mettre de sa propre main le feu au grand palais des rois de Perse. Thaïs était originaire de l'Attique, en Grèce, province dont Athènes était la capitale. Xerxès qui avait fait bâtir le grand palais de Persépolis, avait autrefois envahi la Grèce et brûlé Athènes, et alors Thaïs désirait brûler son palais de Persépo-

lis pour satisfaire sa vengeance en faisant de cet incendie un spectacle pour l'amusement des Macédoniens après leur souper. Alexandre le lui accorda et toute la société se dirigea vers le palais. Prenant les torches qu'il y avait dans la salle du banquet, ils se précipitèrent dehors, effrayant les habitants par leurs cris et par la lumière des torches qu'ils portaient. Le plan de Thaïs fut complètement exécuté, chacun des hôtes, à moitié ivre, lui aidant à mettre le feu à l'immense construction partout où ils pouvaient approcher. Ils accomplirent cet acte barbare avec des cris de vengeance et de triomphe.

Quoi qu'il en soit, il y a quelque chose de solennel et de terrible dans un grand incendie, pendant la nuit, et peu d'incendiaires peuvent jeter les yeux sur les lugubres et terribles flammes qu'ils ont allumées sans crainte et sans remords. Alexandre fut désenivré par ce spectacle grand et sublime, quoique terrible. Il se repentit de ce qu'il avait fait, et ordonna qu'on éteignît le feu, mais c'était trop tard. Le palais fut détruit, et une nouvelle tache, qui n'a jamais été effacée depuis, fut faite au caractère et à la réputation d'Alexandre.

Et pourtant, malgré ces signes croissants d'orgueil et de cruauté qui commençaient à se développer en lui, Alexandre conservait encore quelques-unes des premières qualités qui l'avaient fait estimer au commencement de sa carrière. Il aimait sa mère et lui envoyait continuellement des présents des trésors qui tombaient sans cesse entre ses mains. C'était une femme d'un caractère orgueilleux, impérieux et indomptable, et elle causa beaucoup de peine à Antipater qu'Alexandre avait laissé en Macédoine comme gouverneur du pays. Elle désirait posséder elle-même les rênes du gouvernement, et elle le demandait continuellement. Alexandre ne voulut pas céder à ses désirs, mais il eut pour elle tous les égards possibles et supporta toutes ses invectives et ses reproches avec une grande patience. Un jour, il reçut une lettre dans laquelle Antipater se plaignait vivement d'elle; mais Alexandre, après l'avoir lue, dit que ces accusations étaient très-fortes il était vrai, mais qu'une seule larme de sa mère avait plus de poids que dix mille accusations pareilles.

Olympias écrivait très-souvent à Alexandre, et dans ses lettres elle critiquait et discutait ses actions et faisait des remarques sur le caractère et la conduite de ses généraux. Alexandre gardait ces lettres très-secrètes, ne les montrant jamais à qui que ce fût. Un jour pourtant, comme il lisait une de ces lettres, Ephaestion, l'ami personnel et le compagnon qui a déjà été mentionné plusieurs fois, s'approcha moitié riant, et commença à lire par dessus ses épaules. Alexandre continua, lui permettant de lire, et lorsque la lettre fut finie, il prit de son doigt la bague qui portait son sceau et l'appliqua sur les lèvres d'Ephaestion pour lui dire de garder le secret de ce qu'il avait lu.

Alexandre était très-bon envers Sysigambise, la mère de Darius, ainsi qu'avec les enfants de Darius. Il ne voulait point rendre la liberté à ses malheureuses captives, mais à tout autre égard, il les traitait avec la plus grande bonté et le plus grand respect possibles. Il nommait Sysigambise du nom de mère, et la comblait de présents—présents qu'il avait pris, il est vrai, à son propre fils, mais qui étaient considérés à cette époque comme ayant été acquis justement. Lorsqu'il atteignit Suse, il établit Sysigambise et ses enfants dans un état princier. Cette ville avait été leur résidence habituelle la plupart des saisons de l'année, lorsqu'ils n'étaient pas à Persépolis, de sorte

qu'ils étaient là comme à la maison. Ecbatane (la moderne Ispahan) était, comme on l'a déjà mentionné, très au nord, parmi les montagnes. Après la bataille d'Arbelles, comme Alexandre se rendait à Babylone et à Suse, Darius s'était enfui à Ecbatane, et était alors là, sa famille étant ainsi dans l'un des palais royaux sous le commandement du conquérant, et lui-même, indépendant mais sans sécurité, dans l'autre. Il avait avec lui environ quarante mille hommes qui lui étaient demeurés fidèles dans sa mauvaise fortune. Parmi ceux-ci se trouvaient plusieurs milliers de Grecs qu'il avait rassemblés en Asie-Mineure et dans d'autres provinces grecques, et qu'il avait attaché à son service comme soldats mercenaires.

Il réunit les officiers de son armée et leur fit part de ses décisions concernant l'avenir. «Une grande partie de ceux», dit-il, «qui précédemment me servaient comme officiers de mon gouvernement, m'ont abandonné dans l'adversité et ont passé du côté d'Alexandre. Ils lui ont remis les villes, les forteresses et les provinces que j'avais confiées à leur fidélité. Vous êtes les seuls qui me soiez demeurés fidèles. Quant à moi, je pourrais me soumettre au conquérant, et obtenir de lui qu'il m'assigne quelque province ou royaume que je gouvernerais comme son subordonné; mais je ne me soumettrai jamais à une telle dégradation. Je puis mourir dans la lutte, mais je ne me soumettrai jamais. Je ne veux point porter une couronne qu'un autre aura placée sur mon front, ni renoncer à mon droit de régner sur l'empire de mes ancêtres, tant que je vivrai. Si vous approuvez ma détermination, mettons-la énergiquement à exécution. Il nous est possible de mettre fin aux injures dont nous souffrons, ou au moins de les venger.» L'armée répondit à cet appel avec enthousiasme. Tous étaient prêts, disaient-ils, à suivre le roi partout où il les conduirait. Pourtant tout cet enthousiasme n'était qu'apparent et trompeur. Un général nommé Bessus, s'entendit avec quelques officiers de l'armée, conçut le projet de s'emparer de Darius, de le faire prisonnier et de prendre ensuite le commandement de l'armée. Si Alexandre le poursuivait et était sur le point de le vaincre et de le faire prisonnier, il pourrait, pensait-il, en livrant Darius, stipuler pour sa liberté et peut-être obtenir une grande récompense pour lui-même et ceux qui étaient d'accord avec lui. Si, d'un autre côté, ils réussissaient à accroître leurs forces, de sorte qu'ils pussent tenir tête à Alexandre et finalement le repousser, alors Bessus usurperait le trône et disposerait de Darius en l'assassinant ou en l'emprisonnant pour la vie dans quelque château retiré et solitaire.

Bessus communiqua ses plans avec circonspection d'abord aux principaux officiers de l'armée. Les soldats Grecs ne furent pas admis dans le complot. Pourtant ils entendirent et virent assez de choses pour soupçonner ce qui se préparait. Ils en avertirent Darius et l'engagèrent à se reposer sur eux plus qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, à les prendre comme garde du corps et à planter sa tente dans la partie du camp occupée par eux. Mais Darius déclina leurs propositions. Il ne voulait pas, disait-il, se méfier des hommes de son pays ni abandonner ceux qui étaient ses protecteurs naturels pour se mettre entre les mains d'étrangers. Il ne voulait pas trahir et désertir ses amis par anticipation à leur désertion et à leur trahison.

En même temps, comme Alexandre avançait vers Ecbatane, Darius et son armée battait en retraite vers l'est, à travers la contrée située au sud du lac Caspien. Il y a là

une contrée montagneuse avec un défilé par lequel il était nécessaire que Darius passât. Ce défilé était appelé *Pylæ Caspiæ* (Portes Caspiennes), le nom se rapportant aux rochers qui s'élèvent de chaque côté. La marche d'une armée à travers un défilé étroit et dangereux, tel que celui-ci, éprouve toujours des retards, et Alexandre continua sa poursuite avec ardeur, espérant atteindre Darius avant qu'il eût passé le défilé. Il avança avec une telle rapidité que les plus forts et les plus robustes de son armée purent seuls soutenir la marche. Des milliers d'hommes épuisés de fatigue et suant sang et eau, furent laissés en arrière, et un grand nombre de chevaux tombèrent sur le côté de la route et périrent épuisés par la chaleur et la fatigue. Alexandre poussa en avant en désespéré avec tous ceux qui étaient capables de le suivre.

Pourtant ce fut peines inutiles; il était trop tard lorsqu'il arriva au passage. Darius était déjà bien loin avec toute son armée. Alexandre s'arrêta pour laisser reposer ses hommes et attendre ceux qui étaient restés en arrière. Il s'arrêta quelques jours afin d'envoyer des détachements dans la contrée environnante, à la recherche de graines et autre fourrage pour les chevaux. La nourriture des chevaux d'une armée étant trop considérable pour être transportée au loin, doit être rassemblée jour après jour dans le voisinage de la ligne de marche de l'armée.

Pendant qu'ils attendaient ces détachements avec le fourrage, un noble Persan vint informer Alexandre que Darius et l'armée qui l'accompagnait étaient campés à environ deux jours de marche en avant, mais que Bessus avait le commandement de l'armée. — La conspiration avait réussi et Darius avait été déposé et fait prisonnier. Les Grecs qui étaient demeurés fidèles à Darius, voyant que toute l'armée était coalisée contre eux, et qu'ils n'étaient pas assez forts pour résister, avaient abandonné le camp des Perses et s'étaient retirés dans les montagnes pour attendre le résultat de la lutte.

École du Sabbat.

LEÇONS SUR L'HISTOIRE DU NOUVEAU TESTAMENT.

LEÇON XII.

NICODÈME ET LA SAMARITAINE.

1. Qui était Nicodème? Jean 3.
2. Comment se distinguait-il du commun peuple?
3. Comment considérait-il les miracles et les enseignements de Jésus?
4. Quand chercha-t-il à obtenir une entrevue?
5. Comment montra-t-il qu'il n'était pas le seul d'entre les principaux du peuple qui regardait Jésus comme un prophète?
6. Par quelles paroles frappantes Christ montra-t-il tout de suite que c'est un changement du cœur et de la vie que Dieu demande de ceux qui veulent obtenir le salut?
7. Comment Nicodème chercha-t-il à éluder la leçon renfermée dans ces paroles?
8. De quelle manière le Sauveur présenta-t-il alors sa pensée? Vers. 5-8.
9. Expliquez l'importance de ces paroles?
10. Décrivez les faits que le St.-Esprit produit sur le cœur et la vie.
11. De quelle manière Christ démontra-t-il les opérations mystérieuses de l'Esprit?
12. Lorsque Nicodème ne put pas ou ne

voulut pas comprendre cette explication, que lui dit Christ à l'égard des choses célestes?

13. Comment notre Seigneur continua-t-il alors à expliquer le plan du salut?
14. Quelle condamnation repose sur ceux qui ne veulent pas recevoir Christ comme leur Sauveur?
15. Pourquoi y a-t-il des personnes qui haïssent la lumière, tandis que d'autres l'aiment?
16. Que fit Jésus immédiatement après la Pâque? Jean 4:1, 2.
17. Qui est-ce qui baptisait encore dans ce même moment?
18. Comment les disciples de Jean montrèrent-ils leur esprit de jalousie?
19. Par quelles paroles simples Jean frappa-t-il le mal par sa racine?
20. Comment envisageait-il son œuvre?
21. Comment avait-il dès le commencement élevé Christ au-dessus de lui?
22. Fut-il découragé lorsqu'il vit que le peuple préférerait Christ à lui-même?
23. En quoi Jean prenait-il son plus grand plaisir?
24. Comment montra-t-il le caractère élevé de Christ?
25. Quelle est la récompense qui attend ceux qui croient vraiment en Christ?
26. Quelle est la condamnation qui repose sur ceux qui rejettent le Sauveur?
27. Quel est le mal social qui prévalait à cette époque parmi les princes?
28. Qui est-ce que Jean reprit pour cette pratique illégale. Luc 7:18.
29. Qui est-ce qui fut irrité de cette réprimande? Vers. 19
30. Comment chercha-t-elle à se venger?
31. Comment fut-elle empêchée d'exécuter immédiatement son cruel dessein?
32. Comment Hérode fit-il taire le hardi censeur?
33. Que fit Christ, lorsqu'il apprit l'emprisonnement de Jean?
34. Où s'arrêta-t-il pendant son voyage à travers la Samarie?—A Sichar.
35. Quelle cérémonie solennelle fut-il un jour accompli dans ce lieu? Jos. 8.
36. Racontez les circonstances qui donnèrent lieu à la conversation entre le Sauveur et la Samaritaine? Jean 4.
37. Quel paraît avoir été son but, en conversant avec cette femme?
38. Comment excita-t-il la curiosité de la Samaritaine concernant lui-même?
39. Comment exprima-t-elle sa surprise à l'ouïe des paroles de Christ?
40. Comment montra-t-il que ses paroles se rapportaient à des choses spirituelles?
41. Quelle demande fit-elle alors?
42. Comment la convainquit-il qu'il connaissait toute sa vie?
43. Quel aveu fit-elle alors?
44. Comment répondit-il alors à sa question concernant le lieu où les hommes devaient adorer?
45. Comment l'éclaira-t-il sur la vraie manière d'adorer Dieu?
46. Comment montra-t-elle sa foi dans le Messie à venir?
47. Que lui annonça-t-il alors?

LEÇON XIII.

CHRIST ENSEIGNANT AUX SAMARITAINS. JEAN 4:27-43.

1. Qu'est-ce qui étonna les disciples, lorsqu'ils révinrent de la ville?
2. Osèrent-ils le questionner concernant sa conduite?
3. Comment la femme témoignait-elle son intérêt en ce que le Sauveur lui avait dit?
4. Que dit-elle au peuple de la ville?

5. Qu'est-ce que les disciples pressaient leur Maître de faire?

6. Que leur dit-il?
7. Que se dirent-ils les uns aux autres?
8. Quelle explication le Seigneur leur donna-t-il?
9. Pourquoi le Seigneur oubliait-il la fatigue et la faim?
10. Qu'est-ce qui lui était plus doux que de prendre de la nourriture?
11. Comment en doit-il être pour nous?
12. Quel rang devons-nous donner aux affaires mondaines?
13. Que dit Christ concernant la moisson?
14. Quelle lumière ceci jette-t-il sur l'époque de la visite de Jésus à Sichar?—Par cette allusion à la moisson, nous voyons que cette visite dut arriver au commencement de décembre, pendant que le grain était encore jeune et tendre.
15. De quoi parlait-il en se servant de cette figure?
16. Que dit-il un jour concernant sa mission? Mat. 15:24.
17. Qu'est-ce qu'il est clairement enseigné concernant la prédication de l'Évangile? Mat. 10:5, 6.
18. Qu'est-ce que Jésus trouva à Sichar, longtemps avant l'époque de la moisson générale?
19. Quelle preuve y avait-il là que ce champ était déjà blanc pour la moisson?
20. Qu'est-ce que Christ dit concernant la récompense des moissonneurs? Récitez le vers. 36.
21. Quelle preuve venait-il d'être donné de cela?
22. Qu'est-ce qui avait déjà été fait pour les habitants de Sichar?—Le St.-Esprit avait, par quelque moyen, préparés cœurs à recevoir la lumière.
23. Quel est le proverbe qui était ainsi accompli?
24. Comment les Samaritains furent-ils d'abord amenés à croire au Seigneur?
25. Lorsque ces gens furent venus pour voir Jésus, que lui demandèrent-ils de faire?
26. Combien de temps demeura-t-il avec eux?
27. Quel fut le résultat de sa prédication?
28. Que dirent à la femme ceux qui avaient été convertis?
29. Quelle confiance en Jésus exprimèrent-ils?

** EPITRE NÉPHALIENNE à S. M. LÉOPOLD II. ROI DES BELGES.—Poème in 8° Royal, 16 p. fr. 1.00.

NOUS avons reçu pour M^{me} Bonhot pendant le mois d'avril: de M^{ms} M. M. d'Y. fr. 5.00, M. Dolder fr. 3.00. Plus M. A. R. a reçu fr. 4.50 de M^{me} Juliette.

LE rapport de frère Matteson nous étant parvenu trop tard, nous ne pouvons l'insérer dans ce numéro.

LES amis de la paix universelle ont raison d'envisager avec une grande appréhension la prochaine reprise des hostilités. Les inventeurs de tous pays ont épuisé leur génie pour découvrir les engins de destruction les plus terribles. Des canons puissants et d'une portée énorme, des vaisseaux cuirassés à éperons, des batteries déchargeant d'une manière presque incessante des averses de projectiles, des torpilles capables de tuer en gros, et de formidables machines électriques encore actuellement en construction, tout cela forme une horrible collection qui peut terrifier les cœurs les plus braves. Dans les luttes futures, les lignes de bataille se fondront comme la cire devant la flamme.—*Boston Advertiser.*

LES SIGNES DES TEMPS

„Heureux ceux qui font ses commandements“

BALE (SUISSE), MAI 1882.

J. N. ANDREWS, }
URIAH SMITH, } RÉDACTEURS

L'INFLUENCE DE NOTRE EXEMPLE.

CHRIST dit que ses disciples sont la lumière du monde. Il les compare à une ville qui ne peut être cachée, parce qu'elle est située sur une montagne. Ceux qui professent la religion de Jésus-Christ disent à ceux qui les entourent: «Nous avons été convertis, notre vie est conforme aux instructions de Christ, et nous l'imitons comme notre modèle.» Le monde a le droit d'observer de près la conduite de ceux qui s'appellent chrétiens. «Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, dit Christ, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.» Mat. 5: 16.

Si nous obéissons à la religion de Christ, notre vie sera composée d'une série de bonnes œuvres. Nous cesserons de faire le mal et nous apprendrons à bien faire. Nous garderons la crainte de Dieu devant nous dans toute notre conduite et nous ne chercherons jamais notre propre bien au dépens de celui des autres. Nous agissons envers les autres comme nous voudrions qu'ils agissent envers nous. Nous ne chercherons jamais à favoriser nos propres intérêts en prenant avantage de l'ignorance ou de la nécessité des autres. Quand nous avons l'occasion de tirer secrètement avantage pour nous, par quelque acte d'injustice, que d'autres ne peuvent voir et ne sauront jamais, nous devons nous dire: «Dieu me voit.»

Notre conduite ne sera pas seulement jugée d'après ce qu'elle paraît extérieurement. Le principe vivifiant de la religion chrétienne est la charité, et tous les actes doivent être gouvernés et inspirés par ce principe. Nous ne demanderons pas: «Combien dois-je faire?» mais: «Combien puis-je faire?» Notre devoir envers Dieu et envers les hommes ne doit pas être accompli avec répugnance comme si nous étions des esclaves, mais joyeusement, comme s'il nous était permis de participer au privilège le plus sacré et à l'honneur le plus élevé. Nous rechercherons les occasions de faire le bien. Au lieu de rechercher notre propre plaisir et notre profit, notre demande continuelle sera: «Seigneur, que veux-tu que je fasse?»

Il est dit de Christ qu'il allait çà et là faisant du bien. Ses disciples l'imiteront à cet égard. Ils seront prompts à découvrir la détresse de ceux qui sont autour d'eux, et prêts à les secourir; ils ne seront pas retenus de faire du bien pour ceux qui souffrent ont pu agir injustement envers eux. Le bon Samaritain est un exemple de l'excellence de la religion de la Bible. Il trouva dans la peine un homme qu'il savait être de ceux qui méprisaient sa nation. Mais la grâce de Dieu élevait cet homme au-dessus de tout

sentiment d'amour-propre et de vengeance. Il pensa seulement que le Juif blessé était un frère en détresse, et il lui vint en aide, quoique cela lui occasionnât un dérangement et de la dépense.

Le bon Samaritain représente ces gens qui se tiendront à la droite de Christ, au grand jour et auxquels il donnera sa bénédiction comme l'ayant secouru lui-même lorsqu'ils avaient donné des soins aux moindres de ses disciples. Le prêtre et le Lévite qui se détournèrent de leur chemin représentent ce nombre immense de gens qui seront placés à la gauche, non point seulement parce qu'ils ont fait du mal aux autres, mais spécialement parce qu'ils n'auront fait aucun bien à leur prochain.

Si tous ceux qui se réclament du nom de Christ s'éloignaient de toute iniquité et montraient dans leur vie l'excellence de la religion de Christ, des foulés de gens qui méprisent maintenant l'Evangile à cause de la vie scandaleuse de ceux qui professent de lui obéir, se convertiraient. Si ceux qui portent le nom de disciples de Christ agissaient toujours avec bonne foi, vérité, et justice, non-seulement dans les grandes choses, mais aussi dans celles qui leur paraissent être de peu d'importance, combien le monde estimerait différemment la religion de Christ. La vie de Christ était tout à fait dépourvue d'égoïsme, et elle a été écrite pour notre exemple, afin que nous suivions ses traces. 1 Pier. 2: 24.

Si l'on nous dit que Christ était un être divin et que nous ne sommes que des êtres humains déchus, nous répondrons que la vie de St.-Paul est un exemple qui nous montre qu'un homme qui avait les mêmes passions que nous, a pu, par la grâce de Dieu, imiter Christ. Ce que Paul a fait en imitant l'exemple de Christ, nous pouvons aussi le faire par la grâce de Dieu. Il est possible d'obéir aux instructions de St.-Paul, quand il dit: «Que toute aigreur, toute animosité, toute colère, toute médisance et toute malice soient bannies du milieu de vous.» Eph. 4: 31.

Mais que doivent faire ceux qui ont péché dans toutes ces choses? Comment le chrétien doit-il agir lorsqu'il est persuadé d'avoir commis quelque injustice dans ses transactions d'affaires? Comment peut-il corriger le mauvais exemple qu'il a donné au monde? Comment peut-il cesser d'être une occasion de chute pour les autres? Cette œuvre ne peut être accomplie par la propre justification. Si nous sommes vraiment disposés à corriger nos fautes, l'Esprit de Dieu nous les remettra en mémoire; non point toutes en un jour, mais quelques-unes à la fois; et il nous enseignera distinctement notre devoir à la lumière de la Bible. Nous ne pouvons point recevoir le pardon de nos péchés sans repentance, et nous ne pourrions point nous repentir de nos péchés sans reconnaître nos fautes et les corriger. L'homme qui a pris la montre de son voisin ne peut recevoir le pardon de Dieu aussi longtemps qu'il garde cette montre.

Quand l'Esprit de Dieu nous remet en mémoire une faute que nous avons com-

mise envers les autres, notre premier devoir est de la réparer. Si nous avons pris quelque chose injustement, ou si nous avons pris par mégarde ce qui ne nous appartient pas, notre premier devoir est de restituer ce que nous avons pris. Si nous avons tiré avantage des autres parce que les circonstances nous en donnaient le pouvoir, Dieu en a été témoin et ne le pardonnera pas avant que nous ayons fait ce qui est en notre pouvoir pour réparer le mal. Si nous avons affligé quelqu'un par des paroles d'aigreur ou par une fausse accusation, notre devoir de chrétien est de demander le pardon de la personne contre laquelle nous avons péché. Si nous avons négligé notre devoir envers quelque personne par égoïsme ou par méchanceté, nous avons besoin de nous repentir devant Dieu.

Une chose est nécessaire; c'est que la grâce de Dieu règne dans nos cœurs. Nous devons nous convertir de nouveau à Dieu. Il nous est possible de posséder cette charité qui est l'accomplissement de la loi de Dieu. Lorsque ceci se manifestera dans tous les actes de notre vie, notre exemple recommandera la religion de Christ à tous ceux qui sont autour de nous.

J. N. A.

ÉVÉNEMENTS

DU SIXIÈME MILLIER D'ANNÉES DE LA
GRANDE SEMAINE DE L'HISTOIRE
DE L'HOMME.

QUATRIÈME ARTICLE.

LA sixième période de mille ans de la création commence vers la fin du neuvième siècle de l'ère chrétienne. Les ténèbres morales les plus épaisses couvraient alors le monde. L'église de Rome était partout triomphante, et les vrais disciples de Christ ne vivaient que dans la plus grande obscurité. Plusieurs papes, durant le dixième siècle, furent des monstres de cruauté et de débauche; par exemple, le pape Serges III, et les papes Jean X, Jean XI et Jean XII. Les crimes de ces hommes furent tels qu'on ne peut les mentionner.

Baronius dit de cette période: «Les plus viles et les plus puissantes prostituées régnaient à la cour de Rome. . . . Et ce qui est le plus horrible à mentionner!—de faux papes furent placés par leurs maîtresses dans la chaire de St.-Pierre, qui, en étant comptés comme papes, ne servirent qu'à continuer la série des pontifes.» Et il les appelle «des monstres horribles à voir.» Le dixième siècle forme le premier siècle de la sixième période de mille ans. Vers la fin de ce siècle, l'idée s'était généralement répandue que Christ devait venir en l'an 1000. C'est parce qu'on disait que les mille ans d'Apoc. 20 commençaient à la naissance de Christ. Si les hommes avaient pu lire la Bible, ils auraient vu que cette période commence à la résurrection des justes et finit à la résurrection des injustes.

La plupart des papes du onzième siècle obtinrent la couronne papale par la violence ou par la corruption, et la plus grande partie d'entre eux menèrent une vie déréglée et scandaleuse. Sylvestre II, Benoît IX et Grégoire VI furent appelés des «hommes monstrueux» et «d'infâmes antechrists». Grégoire VII qui fut pape de 1073 à 1085, prétendit à la domination absolue sur tous les

royaumes. La séparation finale entre les catholiques grecs et les catholiques romains eut lieu dans ce siècle. La première croisade pour la reprise de Jérusalem aux Mahométans commença à la fin de ce siècle.

Durant le douzième siècle, la première lueur de lumière intellectuelle éclaira les ténèbres de l'Europe. En 1159, trente dissidents de papisme furent mis à mort en Angleterre; ce sont les premiers qui furent mis à mort dans cette contrée pour cause d'hérésie. La même année Pierre Waldo commença à prêcher contre les erreurs du papisme. En 1161 le roi Henri II d'Angleterre et le roi de France Louis VII conduisirent ensemble le cheval du pape au château de Toici, en France. En 1177, l'empereur Frédéric Barbe-rousse conduisit à Venise la mule du pape. En 1184, le pape Luce III proclama contre les Vaudois un cruel édit qui fut suivi d'une sanglante persécution. Ce siècle est le troisième de la sixième période de mille ans. Le Dr. Alix dit que les Cathari de ce siècle observaient le septième jour, et Mosheim dit les mêmes choses des Passaginsians de ce siècle.

Au commencement du treizième siècle, le pape envoya en Angleterre Eustache, abbé de Flay avec un rouleau qui, disait-il, était tombé du ciel—rouleau qui menaçait de terribles jugements ceux qui n'observaient pas le premier jour de la semaine. La guerre contre les Albigeois du sud de la France, commença en l'an 1209. L'Inquisition fut établie vers cette époque. Vers le milieu de ce siècle, les Juifs furent cruellement persécutés en tous lieux. Vers l'an 1268, il n'y eut point de pape pendant deux ans et neuf mois. Vers l'an 1292 il n'y eut point de pape pendant deux ans et trois mois.

Peu après le commencement du quatorzième siècle, les papes transportèrent leur siège de Rome à Avignon où ils demeurèrent 70 ans. En 1347, une grande plaie ravagea l'Europe et emporta un quart de ses habitants. En 1369, Wickliffe, «l'étoile du matin» de la réformation commença son œuvre en Angleterre et fit la première traduction de la Bible en Anglais. En 1378, deux papes furent élus, l'un à Rome et l'autre à Avignon, et il y eut deux papes rivaux jusqu'en 1417. L'église de Rome n'a pas pu, jusqu'à présent, décider laquelle de ces deux séries de papes, pendant ces quarante ans, fournit les vrais successeurs de St.-Pierre. Ce siècle est le cinquième de la sixième période de mille ans depuis la création.

En 1414, le grand concile de Constance se réunit et ne fut dissous qu'en 1418. Ce concile condamna et brûla Jean Huss en 1415, et fit la même chose à Jérôme de Prague en 1416. Ce concile ordonna également que Wickliffe fût déterré et brûlé. En 1431, le concile de Bâle se réunit et ne fut dissous qu'en 1444. En 1438, les sept sacrements: le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême onction, les ordres et le mariage, furent décrétés pour la première fois par le concile de Florence, quoiqu'ils aient été enseignés auparavant. En 1453 se termina l'empire romain d'Orient par la prise de Constantinople par les Turcs. En 1492, les Maures furent chassés d'Espagne. Dans la même année, l'Amérique fut découverte par Christophe Colomb.

En 1517 commença la grande réformation en Allemagne par l'attaque de Luther contre les indulgences papales. La réformation commença en Suisse en 1519, en Suède et en Danemark en 1524. En 1522, le pape Adrien VI déclara que l'église de Rome avait besoin d'être réformée, mais que la réforme devait être graduelle et faite par l'église elle-même. Les réformés furent pour

la première fois appelés protestants à la diète de Spire, en 1529.

En 1535 fut fondée la société des Jésuites. En 1545 fut convoqué le concile de Trente qui dura 18 ans. En 1555, sous la reine Marie, plusieurs réformateurs furent brûlés en Angleterre. En 1560, la réformation commença en Ecosse, et en 1566, en Hollande. En 1572 eut lieu le massacre des protestants, le jour de la St-Barthélemy. En 1598, l'Edit de Nantes établit la liberté religieuse en France. Ceci termine le septième siècle de la sixième période de mille ans.

En 1608, Arminius prêcha contre le Calvinisme en Hollande. En 1611, la traduction actuelle de la Bible anglaise fut achevée. En 1618, le synode de Dort condamna Arminius. En 1622 le «Congregation de Propaganda Fide» fut institué par le pape. En 1633, Galilée fut emprisonné par l'Inquisition pour avoir dit que la terre tourne. En 1650 fut fondée la secte des Quakers en Angleterre. En 1653, la doctrine de Jansénius, réformateur parmi les catholiques de France, fut condamnée par le pape. En 1685, Louis XIV révoqua l'Edit de Nantes et persécuta cruellement les protestants de France.

En 1701, la société pour la propagation de l'Evangile à l'étranger, fut fondée en Angleterre. En 1729 s'élevèrent les Méthodistes. En 1732, la Société Missionnaire Morave fut fondée. En 1755 eut lieu le grand tremblement de terre de Lisbonne qui ébranla une étendue de pays quatre fois aussi grande que l'Europe. En 1773, le pape abolit la société des Jésuites à cause de son influence pernicieuse. Ce pape fut empoisonné quelques mois seulement après cet acte. Le 19 mai 1780 arriva le remarquable obscurcissement du soleil et de la lune dans le Nouveau-Monde. En 1789 commença la terrible révolution française. En 1798, le gouvernement papal fut aboli. Le neuvième siècle de la sixième période de mille ans se termine ici.

En 1804 fut instituée la Société Biblique Britanique et Etrangère. En 1814 le pape Pie VII rétablit la société des Jésuites. En 1816, la Société Biblique d'Amérique fut fondée. En 1826, la Société de Tempérance d'Amérique fut établie. En 1831 fut fondée la Société de Tempérance Britanique et Etrangère. En 1833 eut lieu la chute d'étoiles qui s'étendit sur un grand territoire. En 1848 le peuple de Rome proclama la République et le pape s'enfuit auprès du roi de Naples. En 1854, le pape proclama l'Immaculée Conception de Marie. En 1866 eut lieu une grande pluie d'étoiles en Europe. En 1870, le concile du Vatican proclama l'infailibilité du pape. Ceci fut suivi par la perte totale de son pouvoir temporel, et l'établissement du royaume d'Italie, avec Rome pour capitale. La sixième période de mille ans doit se terminer dans ce siècle, quoique nous ne puissions fixer l'année où elle se terminera. Mais les signes des temps nous avertissent de veiller afin que nous soyons trouvés vêtus.

UN SYMBOLE DE MORT AU PÉCHÉ ET DE RÉSURRECTION.

«IGNOREZ-VOUS,» demande l'apôtre Paul aux Romains, chap. 6:3, «que tous, tant que nous sommes qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés?» Si vous compreniez ce que signifie le baptême que vous avez reçu, vous sauriez qu'il suppose une mort et promet une renaissance. . . . C'est à l'inhumation d'un mort que Paul compare le baptême. En effet, de même que la cérémo-

nie de l'inhumation, comme acte visible et public, constate le fait de la mort, ainsi le baptême, en tant qu'acte extérieur et sensible, constate la foi, avec la mort au péché implicitement renfermée dans la foi. Le baptême est la démonstration de la mort. Si Paul veut dire: «Vous ne savez pas que vous êtes morts? Mais alors vous ignorez que, tous tant que vous êtes, vous êtes des hommes enterrés (baptisés).» On n'ensevelit pas les vivants.

Vous avez reçu le baptême en rapport avec la personne du Christ Jésus, dont vous êtes devenu la propriété par cet acte. . . . Lorsqu'on est baptisé en Christ, c'est en vertu de sa mort que le lien ainsi formé avec Lui se contracte. Le baptême suppose donc la mort du Christ et celle du baptisé lui-même par l'appropriation de celle du Christ.

«Nous avons donc été ensevelis avec Lui par le baptême en sa mort, afin que comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi marchions en nouveauté de vie.»

C'est en rapport avec la mort de Christ et la nôtre que le croyant est baptisé. Nous nous rappelons un fait qui prouve combien ces paroles de l'apôtre s'expliquent à la lumière des vives expériences de la foi. M. le missionnaire Casalis interrogeait un jour un Bèchuana converti, sur le sens d'un passage analogue, Col. 3:3. «Bientôt, dit-il, je serai mort et l'on m'enterrera dans mon champ. Mes troupeaux viendront paître au-dessus de moi. Mais je ne les entendrai plus et je ne sortirai pas de ma tombe pour les ramener dans mon sépulcre. Ils me seront étrangers comme moi à eux. Voilà l'image de ma vie, au milieu du monde, depuis que j'ai cru en Christ.»—Que l'on se représente le baptême primitif, comme une immersion complète pendant laquelle le baptisé disparaissait sous l'eau, et l'on aura ce qui figure le mieux un ensevelissement.

. . . La descente dans l'eau représente l'ensevelissement moral du baptisé et la sortie de l'eau, sa résurrection. De même que l'ensevelissement est l'acte qui consomme la rupture du dernier lien entre l'homme et sa vie terrestre, de même par le baptême est consommée publiquement la rupture du croyant avec la vie du siècle présent et avec sa propre vie naturelle.—Mais celui qui s'ensevelit avec Christ, s'ensevelit avec un mort ressuscité, par conséquent avec l'intention de ressusciter.—[Extrait du *Commentaire sur l'épître aux Romains*, par F. Godet, T. II.] —*Echo de la Vérité.*

LE PREMIER JOUR

FUT-IL GRADUELLEMENT SANCTIFIÉ PAR LES APÔTRES APRÈS L'ASCENSION DE CHRIST ?

DEUXIÈME ARTICLE.

I.

Le premier jour ne fut pas sanctifié pendant les douze premières années qui suivirent la résurrection de Christ.

SI le premier jour de la semaine est un jour saint à l'Eternel, pendant lequel les hommes ne doivent pas travailler, il y eut un temps où il fut sanctifié par quelque acte ou par quelque série d'actes qui le rendirent saint. La raison qu'en donnent les théologiens, c'est que ce jour devrait être sanctifié parce que Christ est ressuscité des morts en ce jour. Mais on fera bien d'observer: 1. Qu'une telle raison n'est pas donnée dans la Bible pour établir la sainteté de ce jour. 2. Que la Bible ne dit pas même

que ce jour soit saint. 3. Que parmi huit exemples qui mentionnent ce jour, il n'y en a qu'un seul dans lequel il soit directement dit que Christ est ressuscité en ce jour. Marc 16: 9. L'Esprit d'inspiration n'a donc pas attaché une importance spéciale au fait que Christ est ressuscité en ce jour, quoique ce fait serait de la plus grande importance si le peuple de Dieu devait observer le jour en mémoire de cet événement.

Dans l'examen que nous avons fait jusqu'ici, nous avons appris trois faits importants: 1. Qu'il n'y a aucun acte sanctifiant le premier jour à la résurrection de Christ, comme celui qui a sanctifié le septième jour, lorsque le Créateur se fut reposé en ce jour. Gen. 2: 2, 3; Ex. 20: 11. 2. Que Christ n'a pas sanctifié graduellement le premier jour durant les quarante jours précédant son ascension. 3. Que les apôtres, durant la période rapportée dans les douze premiers chapitres des Actes, ne disent pas un mot de la sanctification du premier jour de la semaine, et n'accomplissent aucun acte qui indique qu'ils observassent le jour comme sanctifié au Seigneur. Pourtant ces chapitres embrassent les douze premières années de la dispensation évangélique—période pendant laquelle les apôtres posèrent les fondements de l'Eglise de Christ en prêchant l'Evangile, non aux Juifs seulement, mais aussi aux Gentils.

II.

Le premier jour n'avait pas été sanctifié lorsque Paul prêcha à Antioche de Pisidie.

DANS cet article, nous continuerons d'examiner le livre des Actes. Notre but est de trouver quelque action qui sanctifiât instantanément le premier jour; ou, s'il n'existe pas un acte de cette sorte dans les Saintes Ecritures, de trouver alors quelque série d'actes qui, graduellement, accomplissent la sanctification de ce jour. Si les apôtres ont jamais sanctifié le premier jour, nous trouverons le fait attesté par trois choses. 1^o Qu'ils dirent quelque chose de la sainteté de ce jour. 2^o Qu'ils traitèrent le jour comme sacré. 3^o Que leurs paroles et leurs actes en faveur du premier jour occasionnèrent une controverse avec les Juifs. Que trouvons-nous donc à ce sujet dans le 13^{me} chapitre des Actes?

Nous trouvons dans ce chapitre que Barnabas et Saul ou Paul furent envoyés pour faire leur premier voyage missionnaire. Versets 1-4. A chaque occasion, ils prêchaient d'abord aux Juifs et ensuite aux Gentils. Lorsqu'ils arrivèrent à Antioche de Pisidie, Paul prêcha un sermon que Luc a écrit. Trois faits importants se rattachent à ce sermon. Premièrement que Paul dit aux Juifs (vers. 27) que les prophètes étaient lus par leur nation *chaque* jour de Sabbat; mais si le septième jour avait cessé d'être le Sabbat, et si le premier jour était devenu le Sabbat, ou s'il y avait deux Sabbats chaque semaine, le septième et le premier jour, la déclaration de Paul que les Juifs lisaient les prophéties *chaque* Sabbat ne pourrait être vraie. Le terme *chaque* Sabbat dans Actes 13: 27 signifie chaque septième jour, et ne peut renfermer un seul premier jour.

Deuxièmement, Paul leur déclare (vers. 30-37) que Dieu avait ressuscité Christ des morts, et que Christ avait été vu par ses disciples plusieurs jours après sa résurrection. C'était une occasion pour Paul de dire que la résurrection de Christ avait été cause que Dieu avait sanctifié le premier jour de la semaine; mais il ne le dit pas, non point qu'il n'y eût pas besoin de le dire si c'eût été vrai, mais parce que ce n'était pas vrai. C'était aussi une occasion pour Paul de dire que Christ avait graduellement sanctifié le pre-

mier jour de la semaine durant les 40 jours pendant lesquels il fut vu par ses disciples, en leur apparaissant régulièrement ou généralement en ce jour. Mais il ne dit rien de semblable, et l'examen de l'histoire des 40 jours, que nous avons fait dans notre numéro de mars, montre que Paul ne pouvait le dire, parce que ce n'était point vrai. Il aurait aussi pu dire,—si c'eût été vrai—que durant les douze années qui s'étaient écoulées depuis l'ascension de Christ, les apôtres s'étaient consultés et avaient décidé de sanctifier le premier jour, soit par un acte collectif d'autorité, soit par maints autres actes moins imposants; mais il ne dit rien de pareil, non point parce qu'il n'était pas nécessaire de le dire, si c'eût été vrai, afin que ses auditeurs comprissent leur devoir, mais parce que cela n'était pas, comme nous l'avons montré dans notre numéro d'avril.

Troisièmement, il nous reste à noter le fait le plus remarquable. Lorsque Paul eut achevé son discours, les Gentils le prièrent de leur prêcher les mêmes paroles le Sabbat suivant. Cette fois, les circonstances étaient telles que Paul devait parler de la sanctification du premier jour de la semaine, si ce jour avait été sanctifié. Lorsqu'on le pria de prêcher le Sabbat suivant, il ne pouvait que répondre de cette manière: «Vous n'avez pas besoin d'attendre toute une semaine; le premier jour a été sanctifié pour prendre la place du septième; je vous prêcherai demain.»

Les personnes qui le priaient de prêcher étaient des Gentils qui n'auraient point été offensés d'entendre parler de la sanctification d'un nouveau jour, et qui avaient besoin d'en être instruits, s'il en était ainsi. Mais Paul ne parle point de la sanctification du jour, ce qui est une preuve conclusive que jusqu'à l'année 45, le premier jour de la semaine n'avait pas été sanctifié. Luc nous apprend que le Sabbat suivant presque toute la ville s'assembla pour entendre la Parole de Dieu. Ce fait est digne de remarque, parce qu'il montre une grande considération pour le Sabbat, de la part des Gentils de la ville d'Antioche.

III.

Le premier jour n'avait pas encore été sanctifié à la fin du premier voyage missionnaire de Paul et Barnabas.—Le Concile de Jérusalem distingua entre la loi morale et la loi cérémonielle.

Le quatorzième chapitre des Actes nous rapporte la fin du premier voyage missionnaire de Paul et Barnabas. Ils prêchèrent dans les synagogues partout où ils trouvèrent des Juifs. Ils n'auraient pu le faire, s'ils avaient enseigné que le premier jour avait été sanctifié à la place du septième; ils n'auraient pu faire cela non plus, s'ils avaient cessé de célébrer le septième jour. Le quatorzième chapitre des Actes ne fait pas la moindre allusion à la sanctification du premier jour, ni dans ce qu'il dit qu'enseignèrent les apôtres, ni dans ce qu'il raconte de quelque accusation faite par les Juifs.

Le quinzième chapitre des Actes nous dit que lorsque Paul et Barnabas furent retournés à Antioche en Syrie, cette ville reçut la visite de certaines personnes de Jérusalem qui furent scandalisées de trouver que les Gentils convertis n'étaient point circoncis. Vers. 1, 5. Si elles avaient trouvé les Gentils convertis violant le Sabbat, elles auraient encore mis plus d'empressement à les dénoncer. Mais ces Juifs ne firent aucune plainte à ce sujet, ce qui montre qu'ils n'en avaient point à faire. Mais pour décider la question de savoir si les Gentils devaient être circoncis et observer la loi de Moïse,

Paul et Barnabas montèrent à Jérusalem pour en conférer avec les apôtres. La loi de Moïse doit signifier la loi cérémonielle, car Pierre l'appelle un joug que ni les apôtres ni leurs pères ne purent porter. Vers. 10. Et la décision prise par les apôtres montre que la loi morale ne put avoir été le sujet de discussion du concile, à moins que nous ne croyions que les apôtres abolirent huit des défenses contre l'immoralité et ne laissèrent même en vigueur qu'une partie des deux autres, c'est-à-dire conservèrent en vigueur une partie du second commandement et une partie du septième.

Les apôtres décidèrent unanimement que les Gentils ne devaient pas observer la circoncision ni la loi cérémonielle. Vers. 1, 5, 24. Si on nous dit que les apôtres ont mis de côté non-seulement la loi cérémonielle, mais la loi morale également, alors nous demandons pourquoi ils défendirent la fornication, s'ils avaient aboli la loi qui défend l'adultère? Et pourquoi défendirent-ils aussi de manger des choses offertes aux idoles, s'ils avaient aboli le commandement qui défend l'idolâtrie? S'ils permettaient dans chaque cas les plus grands péchés, comment pouvaient-ils avec quelque raison défendre les moindres? Que ceux qui pensent que les apôtres ont mis de côté la loi morale avec la loi cérémonielle répondent.

IV.

Les Apôtres eurent soin que les Gentils ne regardassent aucune partie de la loi morale comme mise de côté avec la loi cérémonielle.—Les Apôtres ne reconnurent pas le changement du quatrième commandement parce qu'ils l'ignorèrent.—Le premier jour n'avait pas encore été sanctifié lorsque Paul prêcha à Philippe.

IL ne peut y avoir une plus grande absurdité que de représenter les apôtres comme défendant la fornication et permettant l'adultère, et comme défendant de manger des viandes offertes aux idoles, mais permettant d'adorer les idoles. Pourtant c'est précisément ce qu'ils firent, s'ils abrogèrent la loi morale qui prohibe l'idolâtrie, le blasphème, le meurtre et l'adultère, ne maintenant que la prohibition des viandes offertes aux idoles et celle de la fornication. Mais ils ne firent rien de la sorte. La loi morale ne fut point en discussion, et les apôtres n'accordèrent point la permission de transgresser un seul de ces préceptes. Mais ils mirent de côté la loi cérémonielle, et ceci les obligeait à parler de trois choses que les Gentils, dans leur aveuglement pouvaient supposer avoir été mis de côté avec la loi cérémonielle.

Ces choses étaient: 1. Le péché de la fornication, ce qui signifie proprement la transgression du septième commandement, lorsque l'une et l'autre des parties ne sont pas mariées. La fausse éducation des Gentils leur faisait croire que ce péché n'était pas une violation du commandement qui défend l'adultère. 2. Manger des viandes offertes aux idoles. Les Gentils étaient en danger de penser que ceci ne serait pas une violation du commandement qui défend l'idolâtrie. 3. Manger des choses étouffées et du sang; c'est-à-dire manger la viande avec le sang et manger le sang seul. Les Gentils étaient en danger de regarder la prohibition du sang comme une partie de la loi cérémonielle qu'ils n'avaient pas à observer. Gen. 9: 3, 4; Lévi. 17: 10-14. Mais la raison sur laquelle la défense de manger du sang était fondée, c'est que le sang était employé pour faire propitiation pour les âmes des hommes (comparez Lévi. 16: 15, 18; 17: 11), et l'honneur de la loi de Dieu que l'homme avait transgressée défend que l'homme goûte du sang.

Nous avons ainsi appris un fait de grande importance. C'est que lorsque les apô-

tres déclarèrent que la circoncision et la loi cérémonielle ou loi de Moïse n'étaient pas obligatoires pour les Gentils, ils eurent soin de déterminer toutes les questions où les Gentils, par ignorance ou fausse éducation, étaient en danger de transgresser la loi morale. Il était donc absolument nécessaire que dans cette occasion les apôtres parlèrent du quatrième commandement, si le premier jour avait été sanctifié pour prendre la place du septième. Ou s'il n'avait pas été sanctifié jusqu'alors, le temps était venu où ils devaient le sanctifier, si jamais une telle chose avait dû se faire, car les apôtres étaient assemblés à Jérusalem pour la dernière fois. Que dirent-ils pour indiquer que le premier jour avait déjà été sanctifié?—Pas un mot! Que dirent-ils par manière d'établir alors la sanctification du premier jour?—Rien!

Mais dans ce concile, le Sabbat du Seigneur fut expressément reconnu. Lorsque Jacques, comme président du concile, annonça brièvement le jugement des apôtres, il donna comme raison de la brièveté de la lettre, que l'on proposa d'écrire aux Gentils, le fait que dans toutes les villes, les livres de Moïse étaient lus dans les synagogues chaque jour de Sabbat. Act. 15 : 19-21. Ceci montre trois choses. 1. Que le seul Sabbat hebdomadaire connu des apôtres au temps de ce concile, l'an 52 ap. J.-C., était le septième jour. 2. Que les Gentils convertis avaient coutume d'entendre la lecture des livres de Moïse dans la synagogue le jour du Sabbat. 3. Que la sanctification du premier jour n'était pas connue des apôtres en l'an 52, et que lorsque le concile fut dissous, la dernière occasion, pour les apôtres, de sanctifier le jour par un acte collectif était passée pour toujours, car ils ne devaient plus être tous réunis après.

Nous avons un passage remarquable se rapportant au Sabbat dans Act. 16. Lorsque St.-Paul arriva à Philippe, il trouva qu'un certain nombre de Gentils dévots avaient coutume de s'assembler pour prier au jour du Sabbat au bord de la rivière. Vers. 13. Il s'unit à leur culte, et de ce commencement prit naissance l'église de Philippe. S'ils n'avaient pas gardé le vrai jour, St.-Paul aurait dû leur dire que le premier jour avait été sanctifié à la place du septième; mais il ne leur dit certainement rien de cette sorte, et la raison en est évidente: il ne pouvait le faire et parler en vérité.

QUARANTE FAITS

CONCERNANT L'HISTOIRE DE L'ANCIEN TESTAMENT RACONTÉS SEULEMENT DANS LE NOUVEAU TESTAMENT.

1. *Christ était avec le Père au commencement.*—«La Parole était au commencement, la Parole était avec Dieu, et cette Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu.» Jean 1 : 1, 2.

Lisez cela avec Gen. 1 : 1.

2. *Dieu créa toutes choses par Christ.*—«Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.» Jean 1 : 3. «Qui a créé toutes choses par Jésus-Christ.» Eph. 3 : 9. «Car c'est par lui qu'ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, soit les trônes, ou les dominations, ou les principautés, ou les puissances : tout a été créé par lui et pour lui.» Col. 1 : 16.

Lisez cela avec Gen. 1 : 1, 26 ; Ps. 33 : 6-9.

3. *Adam ne fut pas séduit par le serpent.*—«Et ce ne fut pas Adam qui fut séduit; mais la femme, ayant été séduite, fut cause de la transgression.» 1 Tim. 2 : 14.

Lisez cela avec Gen. 3 : 1-19 ; Esa. 43 : 27.

4. *Pourquoi Cain tua Abel.*—«Ne faisant point comme Cain qui était du malin, et qui tua son frère. Et pourquoi le tua-t-il? Parce que ses œuvres étaient mauvaises et que celles de son frère étaient justes.» 1 Jean 3 : 12.

Lisez cela avec Gen. 4 : 1-16.

5. *La prophétie d'Enoch.*—«C'est d'eux, qu'Enoch, le septième homme depuis Adam, a prophétisé en disant : Voici, le Seigneur est venu avec des milliers de ses saints pour exercer le jugement contre tous les hommes, et pour convaincre tous les impies d'entre eux de toutes les actions d'impiété qu'ils ont commises et de toutes les paroles injurieuse que les pécheurs impies ont proférées contre lui.» Jude 14, 15.

6. *Noé fut un prédicateur de la justice.*—«Et s'il n'a point épargné l'ancien monde, et s'il a conservé Noé, lui huitième, ce prédicateur de la justice, lorsqu'il fit venir le déluge sur le monde des impies.» 2 Pier. 2 : 5.

7. *Le Jugement de l'ancien monde concernant la prédication de Noé.*—«Car comme dans les jours avant le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et donnaient en mariage, jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche; et qu'ils ne pensèrent au déluge que lorsqu'il vint et qu'il les emporta tous; il en sera aussi de même à l'avènement du Fils de l'homme.» Mat. 24 : 38, 39 ; Luc 17 : 26, 27.

Lisez cela avec Gen. 6 et 7.

8. *Les sentiments de Lot pendant qu'il demeurait parmi les Sodomites.*—«Et s'il a délivré le juste Lot, qui était cruellement affligé de la conduite infâme de ces abominables; car ce juste-là, demeurant parmi eux, affligeait chaque jour son âme juste, à cause de ce qu'il voyait et qu'il entendait dire de leurs méchantes actions.» 2 Pier. 2 : 7, 8.

Lisez cela avec Gen. 12 : 11-13 ; 18 : 20 ; 19 : 1-9.

9. *Ce que faisaient les Sodomites au moment de leur destruction.*—«De même aussi, comme du temps de Lot, on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait et on bâtissait; mais le jour que Lot sortit de Sodome, il plut du ciel du feu et du soufre qui les fit tous périr.» Luc 17 : 28, 29.

Lisez cela avec Gen. 18 et 19.

10. *Les Sodomites se fussent repentis s'ils avaient eu la lumière qui fut donnée à Capernaüm.*—«Et toi, Capernaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'en enfer; car si les miracles qui ont été faits au milieu de toi eussent été faits à Sodome, elle subsisterait encore aujourd'hui.» Mat. 11 : 23.

Lisez cela avec Gen. 13 : 10-13.

11. *L'Évangile fut prêché à Abraham.*—«Aussi, l'Écriture prévoyant que Dieu justifierait les Gentils par la foi, a évangélisé par avance à Abraham en lui disant : Toutes les nations seront bénies en toi.» Gal. 3 : 8.

Lisez cela avec Gen. 12 : 3 ; 18 : 18 ; 22 : 18.

12. *Abraham vit le jour de Christ et s'en réjouit.*—«Abraham votre père s'est réjoui de voir mon jour; il l'a vu, il en a eu de la joie.» Jean 8 : 56.

13. *Abraham attendait la Nouvelle Jérusalem.*—«Car il attendait la cité qui a des fondements, et de laquelle Dieu est l'architecte et le fondateur.» Hébr. 11 : 10 ; Apoc. 21 : 14.

14. *Les pensées d'Abraham lorsqu'il offrit son fils Isaac.*—«Ayant pensé en lui-même, que Dieu pouvait ressusciter Isaac des morts; aussi le recouvra-t-il par une espèce de résurrection.» Hébr. 11 : 19.

Lisez cela avec Gen. 22.

15. *Jacob avait un puits à Sychar.*—«Il arriva donc à une ville de Samarie, nommée Sychar, qui est près de la possession que

Jacob donna à Joseph son fils. C'était là qu'était le puits de Jacob.» Jean 4 : 5, 6.

Lisez cela avec Gen. 33 : 17-20 ; 48 : 22 ; Jos. 24 : 32.

16. *Quelques Hébreux en Egypte abandonnèrent leurs enfants à la mort.*—«Le peuple s'accrut et se multiplia beaucoup en Egypte, jusqu'à ce qu'il vint un autre roi en Egypte qui n'avait point connu Joseph. Ce roi, usant d'artifice contre notre nation, traita durement nos pères, jusqu'à leur faire exposer leurs enfants, afin d'en faire périr la race.» Act. 7 : 17-19.

Lisez cela avec Ex. 1 : 15-22.

17. *La science de Moïse et ses grandes œuvres pendant qu'il était avec les Egyptiens.*—«Et Moïse fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens; et il était puissant en paroles et en œuvres.» Act. 7 : 22.

Lisez cela avec Ex. 2 : 9, 10.

18. *L'âge de Moïse lorsqu'il visita pour la première fois ses frères.*—«Mais quand il eut atteint l'âge de quarante ans, la pensée lui vint d'aller visiter ses frères, les enfants d'Israël.» Act. 7 : 23.

Lisez avec cela Ex. 2 : 11, 12.

19. *Moïse supposait à sa première visite à ses frères, qu'ils comprendraient qu'il avait été appelé de Dieu pour les délivrer.*—«Or il croyait que ses frères comprendraient que Dieu les voulait délivrer par son moyen; mais ils ne le comprirent point.» Act. 7 : 25.

Lisez avec cela Ex. 2 : 11-14.

20. *La cause pour laquelle Moïse fit son choix remarquable.*—«C'est par la foi que Moïse, devenu grand, renonça à la qualité de fils de la fille de Pharaon; choisissant plutôt d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un peu de temps des délices du péché; et regardant l'opprobre de Christ comme des richesses plus grandes que les trésors de l'Egypte, parce qu'il avait en vue la rémunération.» Hébr. 11 : 24-26.

Lisez avec cela Ex. 2.

21. *L'ange qui conduisait les Israélites à travers le désert était l'ange qui apparut à Moïse dans le buisson.*—«Ce Moïse qu'ils avaient rejeté en disant : Qui t'a établi prince et juge? c'est celui que Dieu envoya pour prince et pour libérateur, sous la conduite de l'ange qui lui était apparu dans le buisson.» Act. 7 : 35.

Lisez avec cela Ex. 3 et 4.

22. *Les noms des magiciens qui résistèrent à Moïse.*—«Et comme Jannès et Jambres résistèrent à Moïse, ceux-ci de même résistent à la vérité; gens d'un esprit corrompu, et pervertis à l'égard de la foi.» 2 Tim. 3 : 8.

Lisez avec cela Ex. 7 : 11, 22 ; 8 : 17, 18 ; 9 : 11.

23. *La nuée couvrit les Israélites lorsqu'ils traversèrent la mer Rouge.*—«Mes frères, je ne veux pas que vous ignoriez que nos pères ont tous été sous la nuée, et qu'ils ont tous passé au travers de la mer; et qu'ils ont tous été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer.» 1 Cor. 10 : 1, 2.

Lisez avec cela Ex. 14.

24. *La terreur de Moïse lorsque la loi fut donnée.*—«Et ce qui paraissait était si terrible, que Moïse même dit : Je suis effrayé et tout tremblant.» Hébr. 12 : 21.

Lisez avec cela Ex. 19 : 16-19.

25. *Christ suivit les Israélites à travers le désert.*—«Et qu'ils ont tous bu du même breuvage spirituel; car ils buvaient de l'eau du rocher spirituel qui les suivait; et ce rocher était Christ.» 1 Cor. 10 : 4.

Lisez avec cela Ex. 17 : 6 ; Nomb. 20 : 8.

26. *Les Israélites tentèrent Christ dans le désert.*—«Et que nous ne tentions point Christ, comme quelques-uns d'eux le tentèrent; et ils périrent par les serpents.» 1 Cor. 10 : 9.

Lisez avec cela Nomb. 21 : 4-9.

27. *L'Évangile fut prêché dans le désert.* — «Car la bonne nouvelle nous est annoncée aussi bien qu'à eux; mais la parole qu'ils entendirent ne leur profita point; n'étant pas mêlée par la foi avec ceux qui l'entendirent.» Hébr. 4 : 2. (Lausanne)

28. *Contestation entre Michel et Satan concernant le corps de Moïse.* — «Toutefois, Michel, l'archange, lorsqu'il contestait avec le diable touchant le corps de Moïse, n'osa par prononcer contre lui une sentence de malédiction, mais il dit seulement: Que le Seigneur te reprenne.» Jude. 9.

Lisez avec cela Deut. 34 : 1-6.

29. *Rahab fut une ancêtre de Christ.* — «Salmon eut Booz de Rahab. Booz eut Obed de Ruth. Obed fut père de Jessé.» Mat. 1 : 5.

Lisez cela avec Jos. 2 et 7; Ruth 4.

30. *Une période de quarante ans s'écoula entre l'appel de Samuel et le couronnement de David.* — «Ensuite ils demandèrent un roi, et Dieu leur donna Saül fils de Kis, de la tribu de Benjamin; et ainsi se passèrent quarante ans.» Act. 13 : 21.

Lisez cela avec le premier livre de Samuel.

31. *Elie pria Dieu d'envoyer la sécheresse.* — «Elie était un homme sujet aux mêmes affections que nous; et néanmoins il demanda par ses prières qu'il ne plût point; et il ne plut point sur la terre pendant trois ans et demi.» Jacq. 5 : 17.

Lisez avec cela 1 Rois 17 : 1.

32. *La durée de la sécheresse au temps d'Elie.* — «Je vous dis en vérité, qu'il y avait plusieurs veuves en Israël au temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé trois ans et six mois, tellement qu'il y eut une grande famine par tout le pays.» Luc 4 : 25; Jacq. 5 : 17.

Lisez avec cela 1 Rois 17.

33. *Les prophètes prédirent la mort de Jean-Baptiste.* — «Mais je vous dis, et qu'Elie est venu, et qu'ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu, selon qu'il est écrit de lui.» Marc 9 : 13. (Lausanne)

On ne peut trouver cette prédiction de sa mort. Lisez cela avec Mal. 3 et 4.

34. *Les prophètes annoncèrent que Christ serait appelé Nazarien.* — «Et alla demeurer dans une ville appelée Nazareth, de sorte que fut accompli ce qui avait été dit par les prophètes: Il sera appelé Nazarien.» Mat. 2 : 23.

On ne trouve pas maintenant cette prophétie.

35. *Jonas fut un signe pour les Ninivites.* — «Car de même que Jonas fut un signe pour les Ninivites, de même aussi le Fils de l'homme en sera un pour cette génération.» Luc 11 : 30. (Lausanne)

Lisez avec cela le livre de Jonas.

36. *Les ancêtres de Christ depuis Nathan à Salathiel.* — «Fils de Salathiel, fils de Néri, fils de Melchi, fils d'Addi, fils de Cosam, fils d'Elmodam, fils de Her, fils de José, fils d'Eliézer, fils de Jorim, fils de Matthat, fils de Lévi, fils de Siméon, fils de Juda, fils de Joseph, fils de Jonan, fils d'Eliakim, fils de Méléa, fils de Maïnan, fils de Mattatha, fils de Nathan, fils de David.» Luc 3 : 27-31.

Cette liste se rapporte à la période de l'Ancien Testament. Nous ne donnons pas la généalogie de Christ après Zorobabel (Mat. 1 : 13-16; Luc 3 : 23-27), parce que l'histoire de l'Ancien Testament finit dans son temps.

37. *Tyr et Sidon se fussent repenties, si elles avaient eu autant de lumière que Corazin et Bethsaïde.* — «Malheur à toi, Corazin! malheur à toi, Bethsaïde! car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, eussent été faits à Tyr et à Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties en prenant le sac et la cendre.» Mat. 11 : 21; Luc 10 : 13.

Lisez avec cela Esa. 23; Ezé. 26 et 27 et 28; Amos 1 : 9, 10; Zach. 9 : 2-4.

38. *Plusieurs saints, du temps de l'Ancien Testament ont désiré de voir les jours de Christ.* — «Car je vous dis en vérité que plusieurs prophètes et plusieurs justes ont désiré de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu; et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu.» Mat. 13 : 17.

Ezéchias est le seul exemple dont fasse mention l'Ancien Testament. Esa. 38 : 10, 11.

39. *Quelques martyrs du temps de l'Ancien Testament furent sciés par le milieu.* — «Ils ont été lapidés, ils ont été sciés.» Hébr. 11 : 37.

40. *Les martyrs pendant la période de l'Ancien Testament espéraient obtenir une meilleure résurrection.* — «D'autres ont été cruellement tourmentés, refusant d'être délivrés afin d'obtenir une meilleure résurrection.» Hébr. 11 : 35.

UN EXEMPLE DU DANGER DES PLACEMENTS EN RUSSIE.

Nous avons publié récemment un appel du *Deutscher Kulturbund*, destiné à mettre le public en garde contre les agents qui racolent des jeunes filles pour l'étranger. Il nous arrive aujourd'hui de *Gumbinnen*, par la gazette de cette localité, un récit qui montre combien cet avertissement était fondé.

La femme Seeger, arrêtée il y a quelque temps et encore détenue actuellement à Instertburg, avait réussi, par l'entremise d'une certaine Kybarth, de Gumbinnen, à attirer en Russie une jeune fille de quinze ans, par l'appât d'une occupation très-lucrative, en qualité de couturière dans une campagne.

Avant les fêtes de Noël, les parents (époux Karklinnes) apprirent sans doute avec satisfaction que leur fille Marie revenait de Russie; mais elle arriva dans un état qui n'était de nature qu'à les plonger dans la douleur. Elle portait déjà les empreintes de la mort, et rendit, en effet, le dernier soupir, vendredi, le 6 de ce mois (janvier). Cette martyre de l'état de choses actuel a raconté ce qui suit, autant que la maladie a pu le lui permettre, sur les souffrances qu'elle a endurées en Russie.

Au lieu d'être envoyée dans une campagne polonaise, elle fut conduite à Kowno, dans une maison de débauche, et surveillée si rigoureusement que toute fuite était impossible. Cette surveillance s'accrut encore à la suite de la résistance de la jeune fille à remplir le rôle qu'on attendait d'elle. Cependant, lorsque par l'arrestation de la femme Seeger, on fut sur ses traces, le tenancier de Kowno se hâta de la vendre à un collègue de Varsovie, pour la somme de quarante-sept roubles; elle lui en avait coûté trente. Marie Karklinnes fut conduite à Varsovie avec une compagne d'infortune, originaire de Königsberg, nommée Anna (nous n'avons pu savoir son nom de famille). Bien que la surveillance fût encore plus sévère qu'à Kowno, les deux jeunes filles projetèrent de fuir et réussirent effectivement à s'échapper de la maison, mais elles furent poursuivies par le tenancier, accompagné de son «Louis» (surnom que l'on donne aux souteneurs en Allemagne), et maltraitées d'une manière si barbare que Marie Karklinnes en devint sourde. Puis on enferma ces deux victimes dans une écurie. Anna, plus robuste, supporta ce traitement révoltant, mais Marie tomba si sérieusement malade qu'elle dut être conduite à l'hôpital, d'abord pour dix jours et tôt après pour trois semaines. A son second séjour dans cet établissement, la malheureuse entrevit enfin sa dé-

livrance. Elle rentra en convalescence, lorsque deux messieurs à elle inconnus, l'un d'un certain âge et l'autre plus jeune, visitant l'hôpital, s'informèrent charitablement de son sort; la jeune fille fondit en larmes et ses sanglots la rendirent incapable de s'exprimer; le plus âgé de ces personnages lui dit: «Exposez votre situation sur un morceau de papier, je reviendrai le prendre demain soir.» Ce conseil fut suivi; l'étranger revint et glissa avec soin le papier dans sa manche. Sans doute, cet homme communiqua le fait au consul allemand de Varsovie, car peu de temps après, la jeune fille fut réclamée par ce dernier. Mais il est fâcheux que les libérateurs de l'infortunée n'aient pu la munir de quelque argent, n'étant pas de Varsovie, ainsi qu'ils l'expliquèrent, car ce fut précisément ce qui devait la sauver qui causa sa perte. A moitié remise d'une grave maladie, elle dut rester pendant douze jours dans un dépôt de police russe, couverte de vêtements si légers qu'ils suffiraient à peine par une température de vingt degrés de chaleur, couchant dans un local non chauffé sur des planches nues et recevant l'insuffisante et maigre chère des prisons, en attendant que les démarches dont elle était l'objet eussent abouti. Ici chacun se posera naturellement la question de savoir si le consul allemand ne pouvait réellement pas faire quelque chose de plus pour cette malheureuse victime. Tout homme de bon sens aurait prévu les conséquences d'un pareil abandon, et dès lors, pourquoi le nécessaire n'a-t-il pas été fait? Une chose reste également inexplicable pour nous; d'après le récit de la mère, l'autorité aurait fait dépendre la délivrance d'habillements plus chauds du consentement de la fille défunte; or il nous semble qu'on ne devait pas du tout lui permettre de voyager dans le costume qu'elle portait. Nous publions ces détails, afin que si des dispositions propres à assurer la protection des sujets allemands à l'étranger et particulièrement en Russie, font défaut, l'attention des autorités soit attirée sur cette lacune. Ajoutons qu'on a réclamé au cordonnier Karklinnes onze roubles de frais de transport pour le retour de sa fille. — [*Berliner Volkszeitung* du 14 janvier 1882.] — *Bien Public.*

LA HUITIÈME PLAIE D'EGYPTE.

PREMIER ARTICLE.

TOUT le monde connaît les plaies d'Égypte: la huitième était due à des sauterelles. La Bible nous la raconte dans le livre d'Exode 10 : 12-19. Nos lecteurs, ayant tous la Bible sous la main, voudront bien relire ce passage, ainsi que les quelques autres que nous nous bornons à indiquer, pour ne pas prendre plus de place dans les colonnes du *Semteur* qu'il n'est absolument nécessaire. D'après le récit de l'Exode, il est évident que les sauterelles de la Bible sont les insectes que nous désignons sous le nom de *criquets*, les seuls orthoptères sauteurs qui se réunissent en bandes innombrables, qui voyagent en se transportant par les airs, qui s'abattent ensemble et causent d'immenses dégâts dans les lieux où ils s'arrêtent. Parmi les différentes espèces de criquets, il en est deux auxquels on pourrait attribuer la huitième plaie: le criquet *voyageur* et le criquet *émigrant*. Le premier se trouve en Égypte, en Arabie, en Mésopotamie et en Perse; il arrive en Syrie à la suite des vents brûlants du midi, venant de l'intérieur de l'Arabie et voyageant en troupes immenses. Le second se montre quelquefois en Égypte, mais beaucoup plus rarement que le pre-

mier; ce sont les parties orientales de l'Europe qui sont particulièrement exposées à ses dévastations. Le mot *sauterelles* est souvent employé dans la Bible, et presque toujours pour servir de comparaison et pour peindre une armée nombreuse. Voyez Juges 7 : 12; Jér. 46 : 22, 23; Prov. 30 : 27. Les sauterelles étaient un des fléaux dont les prophètes menaçaient les Juifs. «Aucun tableau des invasions et des ravages de ces effroyables insectes, dit le naturaliste Brehm, n'est plus exact et plus saisissant que la description qu'en donne le prophète Joël (chap. 2 : 3-10).» Le même savant s'exprime ainsi sur leur compte :

«La description qu'en présente la Bible n'a rien d'exagéré, elle est conforme à celles qui sont faites par les voyageurs témoins du même fléau. Les auteurs anciens Pline et Pausanias ont, eux aussi, conservé le souvenir de ces fléaux. La plaie des sauterelles arriva dans les premiers jours de mars, trois jours après celle de la grêle. Celle-ci avait gâté le lin et l'orge, parce que l'orge avait déjà poussé son épi et que le lin commençait à monter en graine, mais le froment et le millet ne furent point gâtés, parce qu'ils étaient plus tardifs. Les sauterelles dévorèrent tout ce que la grêle avait épargné.»

Durant leur voyage autour de l'extrémité méridionale de la mer Morte, le capitaine Irby et Mangles furent à même d'observer, vers la fin de mai, ces insectes déprédateurs.

«Le matin, disent-ils, nous quittâmes Chôbek; sur notre route, nous rencontrâmes une armée de sauterelles au repos; elles étaient en nombre suffisant pour altérer la couleur naturelle de la roche sur laquelle elles s'étaient abattues, et pour faire une sorte de bruit particulier en mangeant. Ce bruit, nous l'entendîmes avant d'atteindre le corps d'armée. Notre guide nous dit qu'elles étaient en route vers Gaza et qu'elles passaient presque tous les ans.» Vers la fin de mars 1724, une armée de ces insectes fit son apparition dans la Barbarie, à la suite d'un vent du sud qui avait soufflé pendant longtemps, et le voyageur Shaw fut témoin oculaire de leurs dévastations. Au milieu d'avril, leur nombre s'était tellement accru, qu'elles formaient des nuées capables d'obscurcir le soleil. Quatre semaines plus tard, vers la moitié de mai, elles se répandirent dans les plaines de la Méridja et des environs, pour y déposer leurs œufs. Le mois suivant, on vit la jeune couvée recouvrir une centaine de perches carrées. Ces insectes se mirent en route, réunis en un corps compact et formant de vastes bataillons; suivant une direction rectiligne, gardant leurs rangs comme des hommes de guerre, ils escaladèrent les arbres, les murs et les maisons, et détruisirent toute la verdure qu'ils rencontrèrent en chemin. Bien plus, ils s'introduisirent dans toutes les maisons et dans les chambres à coucher, comme des voleurs. Pour enrayer leur marche, les habitants creusèrent des fossés qu'ils remplirent d'eau, ou établirent une ceinture de bois et de matières inflammables qu'ils allumèrent. Toutes les précautions furent vaines. Les fosses se remplirent de cadavres et les feux s'éteignirent sous les immenses essaims qui se succédaient les uns aux autres. Au bout de quelques jours, les sauterelles qui venaient d'éclore formèrent de nouvelles recrues. Elles rongèrent les petites branches et les écorces des arbres dont leurs prédécesseurs avaient dévoré les fruits et les feuilles. Ces démons vécurent ainsi près d'un mois avant d'atteindre la forme adulte; ils se montrèrent alors plus voraces encore et plus remuants, puis se dispersèrent.

Il est difficile de se former une idée des essaims de sauterelles qui, en 1797, s'élançèrent sur l'Afrique du Sud. Cette invasion est décrite par Barrow. Dans la partie de la contrée où il était alors, toute la surface du sol—sur une plaine d'environ deux mille milles carrés—était littéralement couverte de ces insectes. A peine voyait-on l'eau des plus larges fleuves, tant ces eaux étaient masquées par les cadavres des sauterelles qui flottaient à la surface. Ces sauterelles s'étaient noyées au moment où elles avaient voulu atteindre les roseaux qui croissaient dans la rivière. Barrow rapporte que, poussés dans la mer par un vent violent, ils formèrent près de la côte un banc de trois à quatre pieds de hauteur sur une longueur de cinquante milles; puis, lorsque le vent vint à changer, que l'odeur de putréfaction se fit sentir à cent cinquante milles de distance.—TH. SÉCRETAN dans le *Sem. Vaudois*.

—LE Dr. Newton parle d'une pauvre vaine aveugle qui lui porta un billet de 25 fr. désirant l'envoyer à quelque missionnaire. La pauvre fille dit que cet argent était le prix qu'auraient coûté les chandelles pour travailler, si elle n'avait pas été aveugle; mais que, n'ayant pas besoin de chandelles, elle avait mis de côté l'argent et désirait que cela aidât à annoncer Christ aux païens.

JAMAIS.

- Ne jamais s'aigrir.
- Ne jamais exagérer.
- Ne jamais trahir la confiance.
- Ne jamais effrayer quelqu'un méchamment.
- Ne jamais rire du malheur d'autrui.
- Ne jamais parler beaucoup de ses propres exploits.
- Ne jamais faire une promesse qu'on ne puisse accomplir.
- Ne jamais manquer d'être ponctuel.
- Ne jamais se faire le héros de sa propre histoire.
- Ne jamais manquer de répondre poliment à une question civile.
- Ne jamais regarder par dessus l'épaule d'une personne qui lit ou écrit.
- Ne jamais paraître remarquer une cicatrice, une difformité ou un défaut de quelque personne présente.
- Ne jamais s'associer à la mauvaise compagnie.—Ayez une bonne compagnie ou point.
- Ne jamais montrer de l'aigreur, de l'impatience ou de l'excitation lorsqu'il arrive des accidents.
- Ne jamais répondre à des questions qui ont été adressées à d'autres, lorsqu'on est en compagnie.
- Ne jamais prêter quelque chose qui a été emprunté, à moins d'avoir la permission de le faire.
- Ne jamais passer entre deux personnes qui parlent ensemble sans faire des excuses.
- Ne jamais manquer d'offrir le meilleur siège qui soit dans la chambre, à un invalide, à un vieillard, à une personne âgée ou à une dame.
- Ne jamais oublier les commissions que des amis vous ont confiées.—Vous ne devez pas les oublier.
- Ne jamais entrer dans une chambre remplie de monde, sans saluer d'un geste, en entrant, toute la compagnie.
- Ne jamais donner à votre hôte, qui est accoutumé à une chambre chauffée, une chambre à coucher froide et humide.
- Ne jamais manquer de dire la vérité.—Si

vous êtes véridique, vous recevrez votre récompense. Si vous trompez, vous recevrez votre châtiment.

Ne jamais emprunter de l'argent que vous négligiez de rendre.—Si vous le faites, vous serez bientôt connu comme un homme sans intégrité en affaires.

Ne jamais manquer de dire de bonnes et encourageantes paroles à ceux qui sont dans la peine.—Votre bienveillance peut les arracher au désespoir.—*Extrait.*

RESPECT DES ECRITURES.

C'EST abuser des Ecritures, que d'en parler légèrement. Pourtant c'est une habitude très-commune parmi les croyants et les incrédules. Elle est fréquemment employée en badinage dans les conférences publiques. Même des hommes comme Spurgeon et Talmage, emploient les Ecritures de cette manière. Elles sont souvent employées en badinant dans les assemblées publiques et dans la conversation ordinaire, et cela par des chrétiens. Une bonne partie de l'esprit et de la gaieté des réunions sociales provient d'allusion aux Saintes Ecritures. Les entêtes et les avertissements des journaux sont souvent remplis de passages des Ecritures employés d'une manière irrévérencieuse et légère. Des allusions à la Bible et à la religion assaisonnent souvent les plaisanteries et les traits d'esprit qui paraissent dans les journaux politiques et illustrés.

Un tel usage n'est-il pas un abus des Ecritures? Notre livre sacré doit-il devenir un livre de plaisanteries? Si un Bouddhiste ou un Mahométan voyait des extraits de la Bible, formant le fond de plaisanteries, et cela par des chrétiens, dirait-il du bien de notre religion? Je ne sache pas que les Mahométans aient accoutumé de faire des allusions au Coran, dans leurs plaisanteries.

Cet usage de la Bible, non-seulement la dégrade aux yeux des autres, mais elle la dégrade aussi à nos propres yeux. Cela associe la Bible à ce qui est bas et ridicule, et tend à diminuer notre respect pour elle. L'auteur de ces lignes a eu plusieurs passages des Ecritures mêlés de telle manière à des choses ridicules, que la mention de ces passages lui rappelle immédiatement à la mémoire les plaisanteries qu'on en a faites, détruisant ainsi presque toute leur force.

La spiritualité du chrétien ne peut qu'être troublée par la coutume de plaisanter avec les Ecritures. La répulsion de la nature spirituelle que cela occasionne, montre que cet usage de la Parole est irrévérencieux et abusif. Il est sûr que beaucoup de chrétiens s'y habituent, mais il est rare qu'ils s'y endureussent tellement qu'ils n'en soient plus offensés. Des parties considérables des Ecritures ont été, dans l'esprit public et conséquemment dans l'esprit des chrétiens, plus ou moins mêlées au comique. Par exemple le récit de la chute, l'histoire de Jonas et celle de l'arche sont devenus principalement un thème de remarques plaisantes. Il est difficile à un chrétien d'étudier ces choses, sans qu'il lui vienne à l'esprit quelque suggestion ridicule.

Si l'emploi bouffon des Ecritures est un abus de la Parole de Dieu, que doit-on faire pour le réprimer? On peut sans doute dire qu'un tel emploi des Ecritures est inévitable; que la Bible s'est tellement enracinée dans notre esprit qu'elle se trouve nécessairement mêlée à toutes les formes du langage. Je crois pourtant qu'en Angleterre et en Ecosse, où l'Ecriture est plus respectée qu'en Amérique, on est rarement témoin de cet abus des Ecritures. Un peu de soin à veiller sur soi-

même supprimera les plaisanteries sur la Bible, qui viennent si facilement à l'esprit de tant de gens. Nous disons en priant: «Ton nom soit sanctifié!» Ne prions-nous pas aussi: «Ta Parole soit sanctifiée»? L'une de ces demandes confirme l'autre. Le livre de Dieu a été appelé «Saintes Ecritures», et ne les garderons-nous pas saintement, et ne les révèrerons-nous pas en nous, gardant de les employer dans des bouffonneries, et en protestant contre l'usage que les autres en font?—*Extrait.*

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: Buvez du vin. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35:5,6.

POURQUOI SIGNER L'ENGAGEMENT

—DE—

L'ABSTINENCE TOTALE?

PAR LE DR. H.-C. FISH.

POURQUOI cet homme aux vêtements négligés, au nez violet, n'est-il plus que comme le débris d'un être humain?

Parce que dans sa jeunesse il ne signa pas l'abstinence totale. C'est la cause pour laquelle une foule de gens s'en sont allés à la perdition, qui autrement auraient été sauvés.

Je sais qu'on n'insiste pas beaucoup maintenant sur la nécessité de signer l'engagement. Au commencement de la réforme sur la tempérance, on avait une grande confiance dans cet acte. Aujourd'hui, il n'y a que quelques réformateurs qui appuient là-dessus, et en générale, les jeunes gens et les personnes âgées refusent de le signer.

N'est-ce pas un funeste changement?

Je pense que c'en est un décidément mauvais, et je suis prêt à protester énergiquement contre ce *progrès en arrière*.

Examinons les choses de plus près. Toutes les choses bonnes parmi les hommes reposent sur des engagements. L'Eglise est une société dont les membres sont unis par un engagement; et tout ministre fait des promesses solennelles lorsqu'il est ordonné. Tout membre d'une société religieuse fait des vœux solennels devant Dieu et devant les hommes; et ces vœux sont renouvelés à chaque communion. Il n'y a pas une âme convertie sur la terre qui n'ait pris l'engagement solennel d'être au Seigneur, soit qu'elle l'ait fait dans l'intérieur de son cœur, soit ouvertement, ou des deux manières. Qu'on se souvienne bien que Dieu impose dans sa Parole et dans ses ordonnances des engagements à son peuple, et il l'a toujours fait. Il ne confierait pas sa cause sans engagements.

Et comment comprendre qu'un vrai chrétien dise conséquemment: «Je ne crois pas qu'il soit bon que je signe l'engagement moi-même.» Il est déjà engagé. Il ne se lie pas davantage en promettant de ne plus boire qu'il ne s'est lié précédemment, selon son choix, en s'attachant à Dieu et à son peuple.

Le mariage, ce rempart de la pureté et de la moralité sociales, repose sur un engagement. Il ne pourrait s'en passer. Que l'on retranche ses engagements solennels—vœux qui doivent être observés et que la mort seule peut dissoudre—et l'institution du mariage n'aurait plus aucun prix. Quelle inconséquence ne serait-ce donc point pour des jeunes gens, qui espèrent, bientôt peut-être, se présenter à l'autel de l'hyménée pour dire: «Oh! non; je ne voudrais point pro-

mettre; je ne crois pas qu'on doive s'engager!»

Le gouvernement repose sur un engagement. L'officier le plus élevé même du pays n'est point reçu à moins d'un engagement; le peuple exige de lui un serment. Les présidents des républiques sont obligés, en prenant leur office, de dire: «Je jure solennellement etc.», et on ne demande pas moins de chaque sénateur et représentant, et des officiers de tout grade.

La loi repose sur des engagements. Dans toutes les cours de justice, les juges, les huissiers et les jurés doivent prendre un engagement, et tout témoin doit placer sa main sur la Bible, et jurer de dire la vérité. De plus, tout officier d'Etat, de comté de municipalité ou de ville, grand ou petit, en entrant en fonction, est obligé par la loi de prêter serment. Et personne ne trouve à redire à cette coutume. Et pourtant nous entendons des hommes qui disent: «Je ne crois pas qu'il soit bon de signer un engagement!»

Le commerce aussi repose sur un engagement. Les notes ou autres écrits, ou les accords oraux que les hommes font entre eux sont simplement des engagements. Et sans cela les affaires ne pourraient être traitées.

Or, si dans les affaires dont on a parlé, l'engagement est regardé comme indispensable, comment peut-on le considérer avec légèreté, lorsqu'il s'agit de la tempérance? Et si l'on n'hésite point à s'engager dans les cas mentionnés, pourquoi refuserait-on de le faire quant à l'emploi des liqueurs fortes?

L'engagement, comme nous avons vu, est une condition inhérente et essentielle de tout succès, même une condition d'existence pour l'Eglise et l'Etat. C'est absolument nécessaire à toute la puissance protectrice de la loi, à toutes les formes sociales établies, à toutes vertus entre les sexes à la perpétuité de la famille, à l'ascendant de la moralité, à tout ce qu'il y a de grand, à la pureté et à toutes les phases de la civilisation chrétienne. Retranchez l'engagement sous toutes ses formes, et vous détruisez ce qui est le seul salut des faibles dans la société humaine, et la seule sauve-garde digne de la confiance des forts.

Sur quels principes élevés s'appuient donc ces hommes et ces femmes qui ont signé l'engagement de la tempérance dans une société quelconque? Ils ne sont pas les faibles et les puériles; mais au contraire, ce sont les plus vrais, les plus héroïques et les plus forts, dans le sens le plus noble. Ils se sont unis à la bonne compagnie. Ils ne sont que conséquents en faisant vœu d'abstinence totale et perpétuelle; en agissant ainsi, ils sont d'accord avec la vraie philosophie et les principes généraux les mieux établis et les plus universellement pratiqués.

Les considérations ci-dessus peuvent faire face à toutes les objections possibles que l'on fait contre l'engagement dans la tempérance. On dit que plusieurs violeraient leurs obligations, si les jeunes et les vieux, et toutes les classes de la société pouvaient être engagés à signer la tempérance. Nous répondons que les engagements de toutes sortes peuvent être violés; mais nous en dispenserons-nous à cause de cela? Nous disons également que la plupart sont tenus; et en somme, ils sont d'un grand avantage. Ainsi, tous devraient tenir leur engagement et la plupart les tiennent, et la grande affaire est de se garder de toutes manières de le violer.

Nous disons donc à tous ceux qui travaillent en faveur de la tempérance: Tandis que vous insistez sur la prohibition des liqueurs fortes et que vous travaillez à per-

suader moralement et à faire circuler des écrits, plaidez en faveur de l'engagement à la tempérance; revenez aux anciennes idées et aux anciens moyens. L'ivrognerie s'est répandue d'une manière terrible. Ses victimes augmentent d'une manière alarmante. Mais une précédente génération fut presque sauvée. Comment? La tempérance était prêchée dans les chaires, dans les salles de conférences, dans la famille, dans les écoles, sur le bord des chemins, par les journaux, les livres, les traités et les conférenciers, et en même temps, des enfants, des hommes et des femmes signaient par millier et millier la tempérance, et étaient ainsi gardés contre les anciennes chutes. M. Gough disait dernièrement à l'auteur de ces lignes qu'il croyait qu'un quart des personnes qui avaient signé autrefois la tempérance avaient gardé leur engagement.

Nous disons donc: Que l'on rétablisse l'engagement de l'abstinence totale! Et nous disons à tous ceux qui ne sont pas strictement tempérants et qui n'ont pas signé l'engagement d'abstinence totale: Arrêtez-vous à temps! Nous disons ceci surtout aux jeunes gens. Charles Lamb, jeune homme brillant mais dissipé, écrivait ceci: «J'ai vu une peinture d'après Le Corrège, dans laquelle trois femmes servaient un homme assis, enchaîné au pied d'un arbre. La Sensualité le flattait, la Mauvaise Habitude le clouait à une branche, et la Répugnance lui appliquait en même temps une vipère au côté. Son visage témoigne peu de plaisir; c'était le souvenir des plaisirs passés, plutôt que la perception des plaisirs présents; avec une entière incapacité pour le bien, une volupté de sybarite, une soumission à la servitude, les ressorts de la volonté abattus comme une horloge brisée, le péché et la souffrance allant de compagnie où celui-là présageant celle-ci; le remords précédant l'action—tout ceci représenté dans un seul instant. Lorsque je vis ce tableau, j'admirai l'habileté étonnante du peintre; mais lorsque je m'en allai, je pleurai en pensant à ma propre condition.» Mais n'y a-t-il pas une voie moyenne entre l'abstinence totale et l'excès qui vous tue? «Pour l'amour de vous, lecteurs, et afin que vous ne fassiez jamais l'expérience que j'ai faite, avec chagrin je dois vous dire la terrible vérité, qu'il n'y en a aucun, aucun que je puisse trouver.» Pensez à ceci, signez l'abstinence totale.

IRÉNÉE ET LE CONDUCTEUR DE VOITURES.

LE Rév. Dr. J. I. Prime, dans une de ses «Lettres d'Irénée», dans un récent numéro du journal *New York Observer*, donne un récit intéressant d'une course en poste et de la conversation qu'il eut avec le conducteur. Ce dernier lui dit:

«J'ai conduit des voitures depuis l'âge de 14 ans, et j'ai maintenant 50 ans, mais il ne m'est jamais arrivé de verser.»

«Voilà qui est bien, m'écriai-je, mais pourquoi arrive-t-il tant d'accidents avec les voitures?»

«Il y a deux raisons pour cela et presque tous les accidents proviennent de l'une ou de l'autre; et ces raisons sont la trop grande confiance en soi-même et la boisson.»

Je fus surpris de la sagesse que renfermait cette réponse laconique, et je continuai la conversation pour en avoir l'explication.

«Un cocher désire faire parade de son adresse à conduire ses chevaux, et il lance son attelage au grand galop, dans les endroits où il ne devrait aller qu'avec pruden-

ce, et sa vanité lui fait faire une chute terrible. Mais les cas les plus nombreux et les plus graves sont les résultats de la boisson.»

Lorsque j'eus reconnu la justice de ses idées, il ajouta : « Mais jamais je ne me suis adonné aux liqueurs et jamais je n'ai fait usage du tabac. »

« Bien vous en soit, m'écriai-je, nous sommes de mêmes sentiments. »

Correspondance.

NICE, 10 Avril 1882.

(Au Rédacteur des SIGNES DES TEMPS).

CHER MONSIEUR ET FRÈRE :—

ME serait-il permis de dire aussi quelques mots suggérés en partie par l'article « Le Démoniaque » de votre dernier numéro, et de vous signaler en passant un point que je ne voudrais cependant pas me permettre de considérer comme une lacune dans les explications données par M^{me} E. G. White ?

En prenant les choses d'un peu plus loin que M^{me} E. G. W., et en jetant un coup d'œil général, rapide, sur les faits qui précèdent l'entrevue de notre Seigneur avec les deux hommes possédés de démons, l'enchaînement de ces faits remarquables qui signalent à tout un peuple la personne du Maître et le mettent en vue, se graveront mieux dans notre esprit.

Jésus, nous est-il dit, allait par toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Évangile du règne de Dieu et guérissant toutes sortes de maladies et toutes sortes de langueur parmi le peuple. Et sa renommée se répandit par toute la Syrie, c'est-à-dire bien au-delà des limites de la Galilée (province de la Palestine, assujettie comme le reste de la Palestine aux Romains, tributaire de ces derniers).

Et on lui présentait tous ceux qui étaient malades et détenus de divers tourments, les lunatiques, les paralytiques, et il les guérissait. Et, nous est-il dit, une grande multitude le suivit de Galilée, de la Décapolie, de Jérusalem, de Judée et de delà le Jourdain. Les différentes tournées d'évangélisation de notre Seigneur ont pour théâtre trois circuits bien distincts : la Galilée d'où il tire son origine, où il a vécu ; la Judée où il est né ; la Samarie habitée par un peuple en dehors des promesses et de la loi des Juifs. Dans le circuit de Jérusalem, certaines localités l'attirent plus particulièrement : le Mont des Oliviers, Béthanie. Dans la Galilée, c'est le bord de la mer de Galilée vers lequel se portent volontiers les foules qu'il peut facilement évangéliser, ou aussi le Mont Thabor à l'extrémité sud de la mer de Galilée ; c'est là que fut prononcé ce discours mémorable des béatitudes.

Après avoir, dans cette circonstance, enseigné comme ayant autorité, Jésus scelle ce qu'il vient de dire du sceau de la puissance que son Père a mise en Lui, alors qu'il descendait la montagne, suivi d'une grande multitude de peuple, en étendant la main et touchant un lépreux qu'il guérit.

Arrivé à Capernaüm, un centenaire romain le prie de guérir d'une parole son serviteur malade de paralysie et fort tourmenté, ce que Jésus fit, étonné d'entendre la foi de cet homme. Arrivé à la maison de Pierre, il touche la main de sa belle-mère, couchée au lit et ayant la fièvre, et la fièvre la quitta. Sur le soir on lui présenta plusieurs démoniaques dont il chassa les mauvais esprits par sa parole. Il guérit aussi tous ceux qui étaient malades, afin que les prophéties prononcées sur Lui par Esaïe fussent accomplies.

Voyant alors une grande foule autour de lui, Jésus ordonne qu'on le passe à l'autre bord. Il entre dans la barque où ses disciples le suivent. Pendant qu'il dormait, s'élève tout à coup une grande tourmente sur la mer. Réveillé par ses disciples effrayés, il parle avec autorité aux vents et à la mer, et il se fait un grand calme.

Les vents même et la mer lui obéissent, aussi tous ceux qui avaient déjà été témoins des guérisons opérées sont-ils en admiration, car il y a là un pouvoir surnaturel. Quand il fut arrivé à l'autre bord, dans le pays des Gergéséniens, deux démoniaques étant sortis des sépulcres vinrent à lui ; ils étaient si furieux que personne n'osait passer par ce chemin ; ils ne vivaient plus dans la société humaine et possédés depuis longtemps, ne portaient plus d'habits, etc. Ici donc se passe la scène expliquée par M^{me} E. G. W. Les démons reconnaissent Jésus (dont ils craignent le pouvoir) à travers l'enveloppe corporelle dont il est momentanément revêtu ; ils intercèdent et obtiennent d'être envoyés dans un grand troupeau de porcs qui paissaient dans le voisinage. Nous savons ce qui suit.

M^{me} E. G. W. tire de ce fait la conclusion que cette demande des démons d'entrer dans les porcs avait pour but « d'empêcher l'œuvre de Jésus dans cette contrée ». C'est ici que je crois trouver une lacune et que je me permets de conclure autrement de cet incident et de ses suites, qui me semblent être une *juste punition* que notre Seigneur inflige aux possesseurs de ces troupeaux. La loi mosaïque défendait l'usage de la chair de cet animal. Les Gadaréniens occupaient un district de l'ancien royaume d'Israël, tribu de Manassé. Ils transgressaient donc la loi, car il est probable que ceux qui faisaient l'élevage de ces troupeaux de porcs à Gadara trouvaient à en trafiquer en dehors des limites de la Décapolie, ou même peut-être avec les garnisons romaines, et qu'ils sacrifiaient ainsi à l'intérêt qu'ils tiraient de ce trafic d'un animal impur, leurs croyances, leurs intérêts supérieurs, mettant leur conscience à l'aise et la faisant taire, grâce aux profits qu'ils tiraient d'une industrie qui devait, ce me semble, leur être interdite.

Aussi furent-ils justement saisis de frayeur et dans leur for intérieur ils comprirent, me semble-t-il, l'enseignement de Jésus. La cupidité des Gadaréniens et leur punition sont maintenant un fait public, la chose s'étant passée en présence de multitudes. S'ils le prient de ne point venir à eux, c'est qu'ils craignent pis encore. Jésus se retire ainsi qu'on le lui demande ; n'est-ce pas ce qu'il fait toujours lorsque nous refusons sa visite, ses avertissements, et qu'au lieu de lui donner notre cœur, nous lui disons : Eloigne-toi ? Quelle puissance pourrait empêcher celle de notre Seigneur d'accomplir son œuvre ? Aucune ! Jésus qui lit dans les cœurs voit qu'il n'y a rien à faire pour lui à Gadara, c'est pourquoi il se retire, et non parce que Satan (qui vient d'être vaincu) veut empêcher l'œuvre de Jésus dans cette contrée. Tant qu'il y a une lueur, une étincelle, un faible désir, tant que le lumignon fume, Jésus est là, prêt à le rallumer de son souffle de vie. S'il y avait vu cela, il serait resté. Ceci fut probablement pour les Gadaréniens l'unique et la dernière occasion qui leur fut offerte d'accepter le salut qui venait à eux. Le silence ultérieur des Évangiles à l'égard de cette localité semble significatif.

Combien y en a-t-il encore de nos jours qui sont possédés depuis longtemps par le péché ? Qui ne portent plus d'habits, c'est-à-dire dont le péché se voit à l'œil nu. Combien, qui ne demeurent plus à la maison et

se tiennent dans les sépulcres ? qui font d'une chose inhabitable et malsaine leur habitation de tous les jours : cabarets, maisons de débauche, etc. ? Combien sont liés de chaînes et de fers aux pieds, crainte qu'ils ne se blessent, et qui rompent leurs liens ? c'est-à-dire, qui ayant reçu une instruction religieuse qui devait suffire à les préserver des chutes vulgaires, étaient liés par les serments prononcés à l'entrée de la vie ; qui portaient des fers aux pieds, c'est-à-dire qui avaient des relations de famille, le foyer domestique pour les empêcher de courir au loin ; qui, enfants prodiges et possédés, ont rompu tous ces liens, tous ces engagements pour courir dans les chemins battus de la vie sans Dieu ?

Combien aussi de Gadaréniens qui, lorsqu'un jour Jésus, précédé d'une réputation qui va grossissant chaque jour, se présente à eux, répondent par un « Ne me tourmente point ; retire-toi ! » Pauvres âmes retenues par les habitudes vicieuses ou par le désir de vivre dans les illusions trompeuses qui ne veulent aller à lui parce qu'il faut passer par la repentance et le renoncement. Jésus vient ; l'âme sait que pour suivre ce Sauveur il faudra sacrifier tout, renoncer à tout, à ce repos trompeur, à cette quiétude malsaine, etc.

Que Jésus voie une seule étincelle de foi, le moindre désir d'être sauvé, et le patient aura à peine le temps de formuler un appel à sa miséricorde, d'implorer son secours ; la voix du Sauveur commande à l'esprit immonde de sortir, et au malade guéri de retourner à sa maison, de reprendre sa place au sein de sa famille, dans la société, et de raconter tout ce qui a été fait par Dieu en sa faveur. Luc 8 : 39.

A. R.

REMARQUE.—Nous sommes de l'avis de notre correspondant que Christ permit aux esprits immondes de détruire les porcs parce que leurs possesseurs s'occupaient d'un commerce illégal en élevant ces animaux, et nous pensons qu'il est également évident que la raison pour laquelle Satan désira détruire le troupeau de porcs était parce que cela porterait Christ à quitter la contrée à cause de la mauvaise volonté du peuple. Nous pensons donc qu'il n'y a point de contradiction réelle entre les opinions exprimées par M. A. R. et celles présentées par M^{me} E. G. White.

J. N. A.

NOTRE frère W. Ings, nous parlant de la manière dont il accomplit son travail missionnaire, s'exprime ainsi :

« J'ai fait dernièrement un essai dans l'œuvre missionnaire qui me paraît devoir réussir. Je laisse 50 *Signs* dans autant de maisons que je visite, et je dis aux personnes que je passerai une semaine plus tard. La seconde fois je change le journal contre un nouveau numéro, puis à la troisième visite, je joins quelques traités au journal. Dans ma quatrième visite, j'entre en conversation. Ceux qui ne sont pas intéressés sont laissés de côté pour ceux qui ont soif de vérité. J'ai maintenant fait la sixième visite et cinq personnes fréquentent nos réunions. J'ai vendu des livres et traités pour fr. 15, obtenu deux abonnés pour les *Signs*, et beaucoup de personnes témoignent de l'intérêt pour la vérité. Si le journal avait été envoyé par la poste à toutes les personnes que j'ai visitées, le port aurait été de fr. 15. J'ai employé à cette œuvre l'espace de deux jours. Je suis persuadé que si nos frères sur le continent entreprenaient cette œuvre de cette manière, vous accompliriez davantage avec votre excellent journal. Je désirerais que quelques-uns en fissent l'essai. »

LES SIGNES DES TEMPS

Le septième jour est le repos de l'Eternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), MAI 1882.

SOMMAIRE.

	PAGE
ARTICLES VARIÉS. — L'Obscurcissement du Soleil au Nouveau-Monde, le 19 Mai 1780.	353
La Bible.	354
La Fille de Jairus.	354
Suis-moi.	355
Une Conversation concernant la Destinée de l'Homme. — La Triple Nature de l'Homme.	356
Un Symbole de Mort au Pêché et de Résurrection.	361
Un Exemple du Danger des Placements en Russie.	364
La Huitième Plaie d'Egypte.	364
Jamais.	365
Respect pour les Ecritures	365
A LA JEUNESSE. — Alexandre le Grand. — La Mort de Darius.	358
ÉCOLE DU SABBAT. — Leçons sur l'Histoire du Nouveau-Testament.	359
ARTICLES DES RÉDACTEURS. — L'Influence de notre Exemple.	360
Événements du Sixième Millier d'Années.	360
Le Premier Jour de la Semaine fut-il graduellement sanctifié par les Apôtres après l'Ascension de Christ?	361
Quarante Faits concernant l'Ancien Testament racontés seulement dans le Nouveau Testament.	363
Réponse à la SEMAINE RELIGIEUSE.	368
Réponse à l'EGLISE LIBRE.	368
Avis et Notes.	368
TEMPÉRANCE. — Pourquoi signer l'Engagement de l'Abstinence totale?	366
Irénée et le Conducteur de Voitures.	366
CORRESPONDANCE. — Lettre d'un Correspondant.	367

RÉPONSE A LA «SEMAINE RELIGIEUSE»

DU 15 AVRIL 1882.

DANS notre dernier numéro, nous avons corrigé une faute qui a paru dans notre journal en mars et avril 1881—faute mentionnée et commentée dans la *Semaine Religieuse* du 18 juin 1881—mais cet article avait échappé à notre observation jusqu'au mois dernier. En faisant cette correction, nous exprimions le regret que la *Semaine Religieuse* eût employé des paroles d'aigreur peu convenables à un journal religieux. L'aveu qui nous faisons de la faute commise dans nos colonnes a été lue par le rédacteur de la *Semaine Religieuse*; mais au lieu d'accepter notre correction, il emploie plus d'une colonne de son journal à justifier sa précédente animosité, et y ajoute d'autres choses injustes.

Quelle est donc la faute que nous avons commise? C'est que, par inadvertance, nous avons donné place dans les colonnes de notre journal à un article d'un évangéliste suisse, qui a emprunté pour le dit article des passages d'un sermon de M. Adolphe Monod, sans en donner avis. La *Semaine Religieuse* en conclut que nous sommes trop ignorants des auteurs français pour être dignes de l'attention des chrétiens qui parlent cette langue. Mais nous ne voyons pas comment elle peut se glorifier de sa connaissance des écrits de M. Monod, puisqu'il lui a fallu trois mois pour découvrir la faute de M. G. K.

Nous respectons les écrits des hommes savants et pieux, qu'ils soient français, anglais ou de quelque autre nation, mais la Parole de Dieu est notre seule autorité, et c'est toujours à elle que nous en appelons. Une connaissance limitée des écrits des hommes les plus sages est moins censurable que le fait d'ignorer la règle d'or (Mat. 7:12), ou le second des deux grands commandements (Mat. 22:39), ou d'ignorer cette cha-

rité dont parle St.-Paul (1 Cor. 13) qui «ne fait point de mal au prochain.» Rom. 13:10.

Mais notre grande faute, comme la *Semaine Religieuse* le fait entendre, n'est point celle qu'elle censure, mais une autre, beaucoup plus sérieuse. Ce qui l'offense le plus, c'est que nous ayons dit au monde, dans les colonnes de notre journal, et d'une manière très-distincte, que le quatrième commandement est maintenant annulé par une tradition des anciens, précisément comme le cinquième commandement était annulé par une semblable tradition aux jours de Christ. Mat. 15:1-9.

La *Semaine Religieuse* ne regrette nullement que le commandement de Dieu soit traité de cette manière, mais elle éprouve un grand mécontentement de ce que nous parlions de ce fait. Et parce que nous demandons, comme Christ le fit, que les hommes se détournent de la tradition des anciens et obéissent au commandement de Dieu, il nous stigmatise comme «missionnaires judaïsants», qui feraient bien de lire l'épître aux Galates. Mais notre Seigneur n'était pas un «judaïsant», et l'épître aux Galates n'a pas été écrite pour détruire ce qu'il dit contre ceux qui annulaient le commandement de Dieu par la tradition des anciens. Ce que nous avons dit en faveur du quatrième commandement ne peut être condamné qu'en condamnant d'abord les paroles de Christ.

La *Semaine Religieuse* pense que dans un tel cas il lui est permis de se laisser aller à des «accès de mauvaise humeur». Sa mauvaise humeur nous rappelle le cas de Jonas. L'Eternel lui dit, comme il était assis sous le ricin desséché: «Fais-tu bien de t'irriter à cause de ce ricin? Et il dit: Je fais bien de m'irriter jusqu'à la mort.» Jonas 4:9,10. (Trad. de Lausanne). Nous espérons que Jonas eut ensuite un esprit plus aimable.

RÉPONSE A L'EGLISE LIBRE DU 21 AVRIL 1882.—Nous avons reçu d'un ami un numéro de l'*Eglise Libre*, renfermant la réponse de ce journal à notre explication de la faute commise dans nos colonnes par M. G. K. L'*Eglise Libre* réitère simplement sa première accusation dans des termes encore plus amers et plus insultants que ceux qu'elle a employés la première fois. Lorsque le rédacteur de ce journal deviendra calme, son propre bon sens lui fera regretter d'avoir écrit d'une manière aussi peu chrétienne. Il nous demande le nom de M. G. K. Nous refusons de le lui donner, pour deux raisons. 1. Il n'a commis aucune faute envers l'*Eglise Libre*. 2. Il n'est pas membre de notre église.

AVIS.—Chaque abonné trouvera la date exacte du terme de son abonnement aux SIGNES DES TEMPS sur l'enveloppe, à côté de son adresse. Ceux qui nous doivent une ou plusieurs années d'abonnement nous feront une grande faveur en payant leurs dettes. Nous donnerons avis de réception en changeant la date sur l'enveloppe. Si quelque personne trouve une erreur dans les dates actuelles, elle voudra bien nous en aviser.

Nous espérons commencer la publication du sermon de M. le prof. Gaussen, concernant la papauté, dans le numéro de juillet, le premier numéro du prochain volume des SIGNES DES TEMPS.

LORSQUE Jean a parlé de la résurrection des justes, dans Apoc. 20:4-6, il nous informe que le reste des morts ne doit point ressusciter, jusqu'à ce que les mille ans

soient accomplis. C'est comme s'il eût dit qu'à la fin de cette période les injustes ressusciteront des morts. Quand donc Satan sera lâché de sa prison à la fin des mille ans, il trouvera en vie tous ceux qui seront morts dans leurs péchés depuis le commencement du monde.

NOUS espérons publier une série d'articles sur les prophéties de Zacharie aussitôt que nous aurons la place dans nos colonnes. Ceci nous donnera l'occasion de répondre à nos correspondants concernant Zach. 14 et Michée 4.

L'IMPORTATION des liqueurs fortes pendant le mois de décembre, en Suisse par Bâle, se monte à 5,150,233 litres, ou à peu près deux litres de liqueur par tête de population suisse, pendant ce mois. Cette importation ne peut être regardée comme suffisante pour satisfaire au goût de la boisson qui domine maintenant dans ce pays, autrefois réputé sobre. La distillation des boissons fermentées est aussi envisagée comme très-utile. Allez à Lausanne, et les autorités les plus influentes vous diront qu'ils regrettent toujours que leur vignoble soit si petit, qu'il ne rapporte qu'environ 45,382,917 litres par année, ne fournissant au marché que pour fr. 22,308,450 comme en 1880, somme d'argent et de vin peu en proportion au besoin des 238,730 habitants du canton de Vaud, quoique dans la même année, le rapport agricole des céréales pour le canton, se monte à fr. 14,263,938.—*Temp. Record.*

NOUS offrons chacun des cinq premiers volumes qui ont paru depuis le commencement de notre journal à TROIS FRANCS le volume.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:

1. *Le Règne Millénaire.† 16 pages. 10 cts.
2. *Le Second Avènement; Objet et proximité de cet Événement, et Manière dont il aura lieu. 32 pages. 20 cts.
3. *Les Deux Trônes, représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire. 32 pages. 20 cts.
4. *Le Jugement, ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. 16 pages. 10 cts.
5. *Le Sanctuaire de la Bible.† 20 pages. 15 cts.
6. *Quel Jour Observerez-vous et pourquoi? 8 pages. 5 cts.
7. Explication de Matthieu Vingt-Quatre, ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. 56 pages avec couverture. 50 cts.
8. Le Sabbat de la Bible.† 32 pages. 20 cts.
9. Le Premier Message d'Apocalypse.† 16 pages. 10 cts.
10. Le Second " " " " 10 cts.
11. Le Troisième " " " 32 " 20 cts.
12. Perpétuité des Dix Commandements. 40 pages. 25 cts.
13. *Les Souffrances de Christ. 32 pages. 20 cts.
14. *Les Deux Lois.† 16 pages. 10 cts.
15. La Loi et l'Évangile. 16 pages. 10 cts.
16. Le Sabbat dans la Prophétie. 32 pages. 20 cts.
17. *La Vérité Présente. 24 pages. 15 cts.
18. *L'Esprit de Prophétie. 16 pages. 10 cts.
19. Le Mémorial du Créateur. 16 pages. 10 cts.
20. Le Salut par Christ. 16 pages. 10 cts.
21. Christ dans l'Ancien Testament. 16 pages. 10 cts.
22. *Pouvons-nous Savoir?† 8 pages. 5 cts.
23. L'Avènement de Christ, sa Nature et la Purification du Sanctuaire. 48 pages. 30 cts.
24. Le Septième Jour. 8 pages. 5 cts.
25. *La Fin est-elle proche? 8 pages. 5 cts.
26. *Le Sabbat de l'Eternel.† 16 pages. 10 cts.
27. *L'Homme est-il Immortel?† 8 pages. 5 cts.

Les traités marqués d'un astérisque (*) sont aussi imprimés en allemand, et ceux qui sont marqués d'une croix (†) sont imprimés en italien.

S'adresser: Mr J.-N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, Suisse.